

Mardi 8 juin 2021

ERNEST DELIGNY A THARSIS (1853-1859)

LE DEPART DES ASTURIES

A la fin de l'année 1851, Ernest quitte la France pour l'Espagne, plus précisément les Asturies; il s'installe à Gijón où il va rester une année.

C'est Eugène Flachet qui l'appelle à Gijón. En effet, Eugène Flachet avait étudié la construction d'une des premières lignes de chemin de fer qui fut construite en Espagne, celle de Gijón à Langreo. Cette ligne devait transporter les houilles des mines de Lanca-Langreo au port de Gijón. Il en confia l'exécution et la direction à Deligny. Un autre ingénieur de l'Ecole centrale, Claudio Gil, rejoignit l'équipe de Deligny pour s'occuper plus particulièrement du matériel roulant.

Claudio Gil (1), de nationalité espagnole, était arrivé à Paris en 1843 et avait intégré l'Ecole centrale en novembre 1845. Il en sortit en 1849 avec le diplôme d'ingénieur-constructeur. C'est un exemple de ces nombreux étudiants étrangers attirés par la réputation de l'Ecole centrale.

Cette ligne de Langreo à Gijón comportait un aspect technique tout à fait particulier avec le plan incliné de San Pedro d'une longueur d'environ 750 mètres avec une pente à 12%. Ce premier tronçon de la ligne (Gijón-Pinzales) fut inauguré en 1852 en présence de la reine mère Marie-Christine de Bourbon. Ernest Deligny était présent à cette manifestation prestigieuse, de même que Claudio Gil qui conduisait le train d'inauguration. Dans une analyse qu'il fit d'une étude d'Eugène Flachet (2) sur « *La traversée des Alpes par un chemin de fer* », Deligny évoqua cette inauguration ; il rappela que le train tirant une centaine de wagons chargés de houille avait été arrêté à l'aide des seuls freins à levier dont étaient équipés les wagons et que les treuils et câbles installés en appoint s'avérèrent inutiles.

A la fin de l'année 1852, Deligny se met en congé temporaire des charbonnages des Asturies. En effet, le duc Decazes ainsi qu'Eugène Flachet lui confient une mission « *d'exploration et d'études* » dans le sud de l'Espagne. E. Flachet étudie de nombreux projets en Espagne et conseille notamment les frères Pereire. De son côté, Decazes recherche de nouvelles opportunités de développement et d'expansion en Espagne, les ressources en charbon et en fer demeurant limitées à Decazeville.

Le congé de Deligny est prévu pour une durée de plusieurs semaines car l'étendue de la mission est conséquente de même que les distances à parcourir. Qu'on en juge : il faut quatre jours et demi pour aller en diligence de Madrid à Séville et c'est une des huit routes royales ; de Séville à Huelva, on emprunte la route 108 qui « *n'est guère qu'une route de cheval* » nous informe encore le guide du voyageur en Espagne (3). Deligny se rend donc à Madrid où il rejoint Decazes.

Il reviendra cependant une fois dans les Asturies en septembre 1853 où il retrouvera à Mières, Claudio Gil et Adrien Paillette (4). Cette réunion fait dire au journaliste qui rapporte cette information qu'on se trouve en plein congrès scientifique. La présence des ingénieurs Deligny et Gil laisse à penser qu'on va enfin décider le chemin de fer

minier de Mières dont on parle depuis plusieurs années et le même journaliste, qui ce jour-là est en verve, de conclure « à humo de paja » (5).

- (1) Claudio Gil, « Nécrologie » par Maire et Chabrier. Bulletin des anciens élèves de l'Ecole centrale des arts et métiers, avril 1880, p. 126-131.
- (2) « De la traversée des Alpes par un chemin de fer » par M. Eugène Flachat ; analyse par MM. H. Mathieu et E. Deligny ; Mémoires de la Société des Ingénieurs civils ; 1861, p.409 à 476.
- (3) « Guide du voyageur en Espagne et en Portugal » par Richard & Quétin, Paris, L. Maisson, 1850.
- (4) Adrien Paillette (1809-1858), ingénieur français incontournable dans le bassin houiller des Asturies. Il est l'auteur d'une « Lettre à M. le duc de Glucksberg sur les gisements d'or de l'Espagne », 1850, Imprimerie centrale de Napoléon Chaix et Cie, Paris, 30 p..
- (5) La Constanca, n°303, 21 septembre 1853.

LA MISSION D'ETUDES ABANDONNEE

La mission dont est chargée Deligny porte sur plusieurs projets bien définis, de nature très différente et qui se trouvent dans des régions assez éloignées les unes des autres bien que toutes situées dans le sud de l'Espagne :

- l'examen de deux mines qui avaient été proposées au duc Decazes : la mine de San Miguel au nord ouest de Rio Tinto et dont l'exploitation avait démarré ; et une autre, à explorer dans la sierra Vicaria, près du Castillo de las Guardas ; entre ces deux mines, une visite à Rio Tinto ;
- l'étude d'un canal d'irrigation de la vallée du Genil entre Grenade et Ecija ;
- l'étude des charbonnages d'Espiel et de Belmez.

Le voyage commença par la Vicaria où très rapidement, après examen du site, Deligny donna les directives pour l'exploration de la mine. Deligny poursuivit sa route jusqu'à Rio Tinto qui n'est qu'à une vingtaine de kilomètres de la Vicaria.

Rio Tinto, avec Almaden, est l'un des joyaux des mines de la Couronne. C'est un passage obligé pour qui s'intéresse aux mines du sud de l'Espagne. Sa renommée est immense autant que la richesse de ses gisements. Les guides (1) qui proposent des « *excursions minéralogiques et géologiques* » en recommandent la visite.

Le contrat d'affermage de la mine détenu depuis vingt ans par G. Remisa n'est pas renouvelé en 1849. Remisa en a tiré d'importants profits dont la mine a souffert. La liberté d'exploitation que la mine vient de retrouver est déjà sérieusement affaiblie par deux contrats de livraison de minerai derrière lesquels on trouve le fermier évincé, G. Remisa, et un curé affairiste, Mariano La Cerda. La mine est au centre d'intrigues, de manœuvres, de pressions administratives, d'influences de toute sorte. Au moment même où Deligny visite Rio Tinto, la très sérieuse Revista Minera publie plusieurs articles dans lesquels sont dénoncées les manœuvres et escroqueries de La Cerda. De nombreux bruits circulent sur l'avenir de la mine, et dans ce contexte le déplacement de Deligny n'est pas la visite qu'un ingénieur ferait d'un site minier renommé. La mission que lui a confiée Decazes est d'évaluer et de sonder toutes les opportunités que la mine peut offrir : vente, affermage ou tout autre arrangement.

La situation de la mine lui paraissant tellement complexe et inextricable, Deligny comprend qu'aucune opportunité n'est envisageable à court terme. En revanche, il s'intéresse aux innovations récemment introduites dans le traitement des minerais : la calcination à l'air libre et la cémentation artificielle. Deligny noue à Rio Tinto des contacts qui lui seront précieux dans l'avenir et, dans le présent, lui procurent des informations sur l'existence et la qualité des gisements avoisinants. Aussitôt il perçoit

qu'il existe un autre Rio Tinto, à quelques kilomètres de là, tout aussi riche, tout aussi prometteur, vierge de toute initiative et dont la mise en exploitation lui paraît raisonnablement réalisable.

Il interrompt brutalement son voyage, regagne Madrid et y retrouve Decazes; les études concernant la vallée du Genil ou les charbonnages d'Espiel et de Belmez sont ajournées. Deligny présente à Decazes un projet minier égal à Rio Tinto, sinon plus ambitieux. « *Colossal* » écrira-t-il avant de se reprendre pour écrire une « *vaste opération* ». Les deux hommes (2) qui ont à quelques mois près le même âge et sans doute un enthousiasme égal décident de réaliser ce projet. Au duc Decazes, l'ingénierie financière, le choix des partenaires et la levée des fonds nécessaires; à Deligny, la reconnaissance des sites, les travaux d'exploration et d'exploitation des mines. Les compétences sont bien partagées. La volonté d'entreprendre, aussi. Louis Decazes nourrit sans doute secrètement l'envie de reproduire ce que son père a accompli en France, la Compagnie des Houillères et Fonderies de l'Aveyron et Decazeville (3). Pour réaliser son ambition, il sait qu'il peut s'appuyer sur Deligny, l'ingénieur qu'il a choisi pour le seconder et en qui il a entière confiance. Deligny, de son côté, puise son assurance dans l'estime qu'il porte à Louis Decazes, mais pas seulement ; ce dernier dispose d'un capital considérable de relations dont la famille Rothschild (4). Il a une bonne connaissance des mécanismes financiers et juridiques de l'entreprise minière pour les avoir acquis là aussi auprès de son père. Enfin, l'Espagne lui est familière depuis qu'il occupe un poste à Madrid à l'ambassade de France.

Il aura fallu à peine un trimestre aux deux hommes pour décider et lancer ce qui n'avait pu être fait en vingt siècles, la réhabilitation des mines romaines d'Andalousie.

(1) « Guide du voyageur en Espagne et en Portugal » par Richard & Quétin, Paris, L. Maison, 1850.

(2) Louis Decazes (2^{ème} duc Decazes) est né à Paris le 29 mai 1819 ; Ernest Deligny est né à Paris le 4 mai 1820.

(3) François de Coustin, « Elie Decazes, le dernier favori », Perrin, 2020.

(4) Nathaniel de Rothschild est membre du conseil d'administration de la Compagnie des Houillères et Fonderies de l'Aveyron. La banque Rothschild octroiera deux prêts à Tharsis, cf. infra p. 7.

A LA DECOUVERTE DE THARSIS

Début mars, Deligny est à nouveau sur les chemins de l'Andalousie à la recherche des gisements entrevus ; il a quitté définitivement les charbonnages et les Asturies pour se donner tout entier à son ambitieux projet minier.

Depuis quelques années des manuels d'exploitation minière ainsi que des revues spécialisées commencent à voir le jour (1). Leur contenu ne livre toutefois que peu d'informations déterminantes, du moins pour Deligny. En effet, il s'agit souvent d'une liste d'enregistrements de mines classées par localité et d'une compilation de textes relatifs au droit minier. Il en est ainsi du manuel de Nicasio Anton Valle, « El minero español » (2). L'exemplaire que Deligny a acquis et consulté est parvenu jusqu'à nous. Son état impeccable nous laisse à penser que sa consultation ne lui aura pas été essentielle. Seule la page 61 est cornée ; elle fixe l'attention du lecteur sur le village d'Alosno et sur une énumération de mines enregistrées au XVI^e siècle. Seule l'exploration, à pied, sur le terrain, peut éclairer et décider le « découvreur ». Deligny l'a bien compris.

Lors de ce second voyage, Deligny va sillonner une grande partie de l'Andalousie ; « *un bon ingénieur est d'abord un bon cavalier* », Deligny n'aurait pas désavoué cette remarque de l'inspecteur général des mines, Federico de Botella (1). Jour après jour, à cheval, il emprunte des chemins souvent à peine tracés ; il traverse plateaux et prairies, maquis et forêts ; les déplacements sont rendus difficiles par les ravins, les rivières, les massifs montagneux à franchir ou à contourner ; et sur chaque gisement minier reconnu, Deligny a encore à se frayer un passage à travers les déblais laissés par les anciens, à travers une végétation qui a envahi le terrain depuis plusieurs siècles. Les ressources minérales n'ont pas encore fait l'objet d'études scientifiques, et il lui faut sur chaque site repérer les affleurements, leur constitution, la composition des roches ; l'importance des anciens travaux, les puits, les galeries ou ce qu'il en reste. Car l'ingénieur doit juger de la qualité du site, jauger la puissance d'un filon et confirmer le cas échéant ce qu'on a pu lui en dire, en un mot évaluer la promesse d'une concession future.

Son itinéraire couvre toute la région à l'ouest de Rio Tinto et forme un grand cercle avec à l'est Rio Tinto, au nord Cortegana, à l'ouest Paymogo et au sud Tharsis et Calanas. Il reconnaît d'abord Cueva de la Mora, puis plus au nord Los Poyatos ; à l'ouest, le territoire de Paymogo avec Vuelta Falsa et enfin, avant d'entrer à Puebla, il visite la mine en activité de La Preciosa.

Certes son point de mire demeure l'Alosno. Toutes les lectures qu'il a pu faire, tous les avis qu'il a pu recueillir concentrent l'attention sur ce site. Les écrits de J. Ezquerro del Bayo, précis et scientifiques, ont été déterminants. L'ont convaincu tout autant les avis recueillis de vive voix auprès de ceux qui deviendront des amis, Roberto Keith ou Augustin Alcibar, directeur de Rio Tinto.

Lorsqu'il quitte la Puebla, le chemin qu'il emprunte passe sous la vierge de La Pena, lieu de pèlerinage pour les habitants. Toute la région de l'Alosno est devant lui. Il avance à travers des monceaux de scories ; il sait distinguer les scories romaines des scories phéniciennes. Il reconnaît des puits anciens ; des galeries d'écoulement ; même les restes d'un village romain, peut-être plus ancien encore. Ces mines sont abandonnées depuis très longtemps ; les travaux anciens sont à l'état de ruines ; la végétation, broussailles et ronces, a reconquis le terrain. Les roches, les teintes minérales l'interpellent ; ce sont des gisements, d'énormes gisements. En revanche, pas de travaux récents. Son chevrier qui l'accompagne l'a prévenu : tout est épuisé ; tout a été enlevé ; il ne reste rien. Deligny n'en a cure ; il sait ce que recèlent ces roches : les richesses oubliées des anciens. Mais Deligny continue d'avancer ; son chevrier qui est son guide désormais le suit ; son pas est alerte ; l'enthousiasme le porte. Il est confiant, sûr de ce qu'il voit. Il s'y attendait et pourtant, malgré cette attente, il est surpris, émerveillé. Il est devant un nouveau Rio Tinto.

Tout d'un coup, l'imagination l'emporte sur la raison. Il voit se dessiner un grand ensemble minier, se construire un village et même, arriver des locomotives. Lorsqu'il est en haut du mont qui domine ces gisements, il voit au loin quelques fumées des mines alentour et celles plus distinctives de Rio Tinto. Son regard se porte aussi loin qu'il le peut et il aperçoit le reflet argenté de la mer et l'embouchure où se jettent l'Odiel et le Guadiana. Mais ce qu'il voit n'est déjà plus un paysage, c'est déjà la Huelva industrielle, active, peuplée ; son port hérissé de grues transbordant les minerais ; son estuaire couvert de navires à vapeur.

(1) Gérard. Chastagnaret, « L'Espagne, puissance minière dans l'Europe du XIXe siècle », Casa de Velazquez, Madrid, 2000. Cf. p. 233 et 234.

(2) Nicasio Anton Valle, « El minero español », Libreria de Sojo, Madrid, 1841.

(3) Cité par G. Chastagnaret, p.247, in op. cit..

ESE PUEBLO ERA THARSIS

Deligny entend que le nom donné à ce mont est Tarse et que la plaine qu'il domine est la sierra Tarse. Cette appellation est pour Deligny une révélation brutale. Elle résonne des textes anciens, ceux de la bible surtout. « Ese pueblo era *Tharsis, el Tharsis fenicio, el Tharsis de Hiram* » (1). A l'évidence, Deligny est bouleversé par ce qu'il vient d'entendre ; il vient de découvrir la Tharsis des Anciens. Ce nom a été conservé par la tradition de bergers, au travers de millénaires, à peine déformé pense-t-il. Et d'ailleurs, à Rio Tinto, le cerro de Salomon, le santo Rey, en est aussi l'écho, une preuve supplémentaire s'il en était besoin. Comme une évidence, les phéniciens venaient acheter l'or, l'argent et autres métaux qu'ils chargeaient sur les flottes qui se joignaient à celles d'Afrique ou de Bretagne pour regagner Tharsis. Comme il entrevoyait dans l'avenir la Huelva industrielle, il entrevoit maintenant, dans ce passé lointain, le bassin fluvial couvert de la flotte de Tharsis qui se regroupe avant d'entreprendre le voyage du retour. Sur le champ, il décide de donner ce nom aux mines qu'il s'apprête à exploiter. Il l'écrit au duc Decazes : « *llamaremos Tharsis a las minas del termino de Alosno* » (2). Sans qu'on ait à juger de la vérité historique, sans qu'on puisse prétendre que Deligny soit un spécialiste de l'histoire des mines, Tharsis appartient désormais au village qui porte ce nom et aux mines qui l'entourent.

(1) Ernesto Deligny, « Apuntes historicos sobre las minas cobrizas de la sierra de Tharsis (Thartesis Baetica) », p.5, édité par l'Association Amigos de Tharsis : amigosdetharsis@gmail.com. Voir aussi : <http://amigosdetharsis.blogspot.com/>.

(2) Ibid., p. 17.

PREMIERS ENREGISTREMENTS DE MINES

Très rapidement, car ces gisements sont libres de toute obligation, Deligny dépose à Huelva ses demandes de mines. Elles constituent une quarantaine de dossiers. Pour ne retenir que quelques noms aujourd'hui bien connus : la Cueva de la Mora, la Herreria (San Telmo), Calanas et Tharsis.

Dans l'immédiat, il y avait pour Deligny une nécessité impérieuse de trouver un homme sur place apte à encadrer les nombreuses tâches et obligations qui accompagnent l'enregistrement de mines. Cet homme sera Juan Garcia Castañeda. C'est d'ailleurs grâce aux informations données par ce dernier que Deligny a découvert, puis enregistré les mines de la Mora, los Poyatos et la Herreria.

Le mercredi 23 mars 1853 Deligny se rend à la mine Concepción, mine située sur l'Odiel au nord de Rio Tinto. Cette mine est en activité et produit quelques tonnes de cuivre par an. Il y rencontre Juan Garcia Castañeda qui dirige la société « Esperanza y Concepcion ». Il doit en effet prévoir comment gérer ses mines de manière à assurer ses droits de propriété et engager les travaux. Un accord (1) entre les deux hommes intervient. Il est formalisé aussi rapidement que simplement avec quelques lignes écrites de la main de Deligny sur un quart de page et contresignées par Castañeda. Deligny confie à Garcia la mission de surveiller et d'inspecter les travaux d'investigation qu'il va entreprendre sur les mines qu'il va enregistrer et qui vont s'étendre de Rio Tinto jusqu'à Paymogo. Il est alloué à Castañeda une somme de 1000 réaux de vallón (2) par mois pour cette mission. L'accord prévoit, en cas d'extraction de minerai, une autre rémunération dont la forme de versement est à définir.

Le vendredi 26 mars Deligny est à Huelva. Il fait enregistrer (3) sa première demande de mines. Cette mine déclarée comme étant une mine de fer cuivreuse est située sur la commune d'Alosno. « *La mina que solicito se llamara con el nombre de Tharsis. Il terreno donde se encuentra pertenece a los propios del Alosno ...* ». Comme il l'avait décidé, depuis qu'il avait entendu l'appellation donnée au mont Tarse, ses mines retrouveraient le nom biblique et antique qu'elles n'auraient pas dû perdre.

C'est bien un vaste projet qui se dessine dans l'esprit de Deligny. Le nombre de mines enregistrées était considérable pour l'époque et singulièrement dans cette région qui avait été jusque-là épargnée par la fièvre minière. De 1849 à 1852 on ne comptait qu'une vingtaine d'enregistrement de concessions, et dans toutes les classes (4). Les enregistrements portaient alors sur de très petites surfaces et bien souvent dans un cadre plus spéculatif qu'industriel. Les mines de Deligny, par leur situation géographique, couvraient toute une région. En effet, Deligny n'envisageait pas l'exploitation d'une mine, si étendue soit elle, ni même de plusieurs mines, mais bien d'une région toute entière. Son regard ne se limitait pas aux seuls gisements miniers. Son projet n'était pas seulement celui d'un mineur. Il entrevoyait l'industrialisation de toute la province avec un chemin de fer minier, avec des établissements métallurgiques, avec de équipements portuaires à Huelva. Personne avant lui n'avait eu un tel projet industriel, une telle ambition pour la province.

Quelques mois plus tard, Deligny s'assurera que le port de Huelva est capable d'accueillir des navires du tonnage approprié. C'est ainsi qu'il fera des relevés des fonds marins aux divers étiages avec l'aide d'un croiseur de la marine nationale française, le Newton.

(1) Accord Deligny-Castaneda, 22 mars 1853, Mina Concepcion, archives famille Gervais.

(2) Le real de vallon sera remplacé par la peseta en 1868

(3) Portal de archivos de Andalousia, Extranjeros en Huelva : Las explotaciones francesas. L'enregistrement est fait au nom de Deligny ainsi qu'au nom de Enrique Haselden. En outre, Deligny donne tout pouvoir pour le représenter à Enrique Diaz. Diaz demeurera un ami fidèle de Deligny, leur vie durant.

(4) Ernesto Deligny, op. cit., p.15.

LA TOUTE PREMIERE SOCIETE

Deligny comme Decazes en parleront plus volontiers comme d'une société d'exploration, la véritable société d'exploitation ne verra le jour que deux années plus tard.

Très rapidement le projet s'organise et se met en place.

Decazes a trouvé trois partenaires : Bonnaire, Haselden et Gosse. Bonnaire est un ancien financier installé en Espagne ; c'est lui qui met Decazes en relation avec Gosse et Haselden. Ce dernier qui appartient à une famille d'industriels détient des intérêts importants dans des contrats à Madrid (compagnie du gaz), à Valladolid ou Malaga (compagnie d'éclairage au gaz) ; quant à Gosse, il est associé à Haselden dans une société commerciale installée à Madrid. Plus tard, Decazes reconnaîtra « *s'être fourvoyé en mauvaise compagnie* », n'avoir pas fait le choix le plus heureux avec ces trois partenaires : Bonnaire, un ancien financier mais en vacance d'emploi comme il l'apprendra plus tard, Haselden et Gosse des hommes d'affaires certes mais à la moralité douteuse.

Le 1^{er} mai 1853, une convention est signée entre les associés qui définit l'objet de la société, à savoir la recherche de mines de cuivre, plomb et houille en Andalousie, en Estrémadure et dans la région de Séville. Haselden, avec l'appui de sa société, se chargeait de la comptabilité de l'affaire. Deligny ayant fait apport à la société des affaires qu'il avait prospectées ou signées, recevait en contrepartie une participation au capital et, en sa qualité d'ingénieur, était chargé de l'exploration des mines prospectées et de leur mise en exploitation.

Deligny a rédigé une liste des différentes mines (1) qu'il a apportées à l'association et de la répartition qu'il en a faite entre les associés.

Chaque mine comporte deux pertenencias d'une superficie chacune de 300 varas sur 200 (2). Leur nombre varie de 99 à 119 pertenencias selon les regroupements opérés par Deligny.

La liste énumère pour chaque mine la commune à laquelle elle est administrativement rattachée ; elle précise également sa situation sur le terrain au moyen des appellations en usage localement.

Les mines ont été réparties par part sensiblement égale entre les associés : Haselden-Bonaire (30 p.), Decazes (33 p.) et Deligny (36 p.).

On ignore les raisons pour lesquelles ce document a été rédigé. Cette répartition nominative répond sans doute à une obligation administrative. En tous les cas, il ne s'agit pas d'une répartition du capital entre les associés puisqu'on sait qu'il avait été réservé à Deligny une part de 10% en tant qu'apporteur des mines (3).

Homme d'action et énergique, tout démarra très rapidement et pour le mieux ; c'est d'abord les démarches administratives qu'il faut confirmer ; il faut effectuer des relevés géographiques précis ; il faut organiser les visites des ingénieurs de l'Etat. Il existe toute une réglementation qu'il faut respecter sauf à risquer des contentieux soit avec l'administration ou plus sûrement avec quelques spéculateurs soucieux de tirer profit de ces contentieux. Ensuite, il est nécessaire d'engager les premiers travaux de nettoyage des sites à l'abandon depuis tant de siècles et envahis par la végétation, puis conforter les travaux des anciens, puits et galeries ; les rendre accessibles et les sécuriser. Viennent ensuite des travaux d'exploration car il faut confirmer la présence du minerai, son étendue.

Le 7 mai, sur papier à en-tête de la « Direccion de los Establecimientos de minas Esperanza y Concepcion », Garcia Castaneda adresse à Deligny un premier rapport sur les différentes mines : Adelfilla, Temblun, Saural, primera et segunda Colonada, Enrique, Pelada, Otra Pelada, Umbria de la Chaparrita, Manire, Cortegana, Herreria et La Mora (4). Ce rapport certes encore sommaire marque néanmoins le réel début de l'entreprise. Pour chaque mine nommée Castañeda détaille les dimensions des affleurements de minerai, la longueur de la galerie d'exhaure et son dénivelé. Il note l'abondance des eaux et précise la date de leur présence en été ; enfin il signale brièvement si le terrain se prête aux opérations de broyage et de cémentation, autrement dit à l'extraction du cuivre.

A la fin de l'année 1853, les fonds des associés sont confortés par une somme importante. En effet, Decazes avait négocié un emprunt de 400 000 francs auprès de la maison Rothschild, à Paris.

L'entreprise était donc lancée et bien lancée. Les travaux d'exploration et d'extraction allaient pouvoir prendre de l'ampleur.

- (1) E. Deligny ; liste manuscrite de répartition des mines, 4 p., 1853-1854. Archives famille Gervais.
- (2) La loi minière du 11 avril 1849 a porté la superficie de la pertenencia de 200 varas sur 100 à 300 varas sur 200. Une vara correspond à 0,83 mètre.
- (3) « Aux actionnaires de Huelva », E. Deligny, E. Duclerc, Duc Decazes, 39 p., Paris, imprimerie Jouaust, 1872, cf. p. 4. Archives Famille Gervais.
- (4) Lettre en date du 7 mai 1853 de Juan Garcia Castañeda à Deligny. Archives famille Gervais.

LA FAMILLE DELIGNY A HUELVA

Deligny va s'établir durablement en Andalousie. Il n'est pas dans l'état d'esprit d'un financier à la recherche d'un profit à court terme et à moindre risque. Il sait que son entreprise va s'inscrire dans la durée tant la tâche est immense, titanesque : explorer les mines, extraire le minerai, le transformer et l'affiner, édifier magasins et hangars, construire des villages pour les ouvriers, aménager les voies de transport et même les infrastructures du port de Huelva.

Aussi, Deligny installe-t-il aussitôt sa famille à Huelva : son épouse Adèle et leurs trois enfants qui sont âgés de 4 à 8 ans; leur quatrième enfant, une fille, y naîtra en mars 1855 ; elle sera baptisée dans l'église San Pedro; des prénoms naturellement espagnols lui seront donnés : Maria, Micaela, Gabrielle. Sa marraine sera Maria Soledad Patero et son parrain, Miguel Sanchez Dalp qui sera un ami fidèle en même temps qu'un collaborateur apprécié. Ils vont résider au 17 rue Santa Ana. Adèle, sans hésitation ni récrimination suit ce chef de famille volontiers ombrageux et taiseux et dont la vie n'a d'autre sens que le travail. La brutalité de ce changement d'existence sera atténuée avec l'arrivée de son frère et de son beau-frère.

En effet, aux premiers jours de la mise en place du projet, Ernest fait venir son frère aîné, Oscar, dont il est très proche depuis toujours et qui se chargera des questions administratives et financières de l'entreprise; il fait aussi appel au frère d'Adèle, Henry. Henry Sergant s'occupera davantage de l'exploitation et s'installera à Alosno. Ernest sait qu'il doit s'entourer immédiatement d'hommes compétents, courageux et sur lesquels il va pouvoir s'appuyer en totale confiance. Seuls quelques membres de sa famille peuvent lui apporter cela. Célibataires, c'est immédiatement qu'ils répondent à l'appel de Deligny. En 1853, c'était sans doute une gageure de faire venir des ingénieurs dans cette partie si lointaine de l'Espagne; atteindre Huelva ou Séville, c'était entreprendre un voyage long et fatigant, par mer ou par terre, et sans retour avant plusieurs mois. La région des mines qui, en dehors des célèbres mines de Rio Tinto, est alors quasi inconnue. Quelques mines étaient certes en exploitation mais c'étaient de toutes petites exploitations avec des moyens très artisanaux. Elles étaient difficiles d'accès et on ne les atteignait qu'en empruntant des chemins de mulets. A l'éloignement s'ajoutaient des conditions de vie matérielle très difficiles et un climat particulièrement rude. Au fur et à mesure que les travaux engagés par Deligny prendront de l'ampleur et que leur réputation sera bien connue, le recrutement d'ingénieurs sera plus facile. Deligny, dès 1854, engagera un jeune et brillant ingénieur des mines, Emile Bézard (1) qui travaillait dans les Asturies aux côtés d'A. Paillette. Egalement, Edmond, un autre membre de la fratrie Sergant, arrivera à Alosno pour épauler son frère Henry. Vers la fin des années cinquante, on peut parler d'affluence tant les ingénieurs y sont nombreux à tenter leur chance.

Lorsque Deligny quittera Tharsis, les Sergant resteront sur place; on les retrouvera sur les mines de manganèse aux côtés de deux autres ingénieurs, Alibert et V. Sévoz (2), tous deux ingénieurs des mines et membres, à Paris, de la Société de l'Industrie Minérale. Les Sergant réaliseront quelques opérations, avec plus ou moins de bonheur, notamment avec la compagnie Bache ou la compagnie Bonnardel de Lyon; on les retrouve sur les mines du Granado, de Chaparral, de Santa Catalina à encadrer l'extraction ou la préparation du minerai ou encore sur les embarcadères de Charco ou de Lalaja sur le Guadiana à surveiller les expéditions. Henry enregistrera une concession pour une mine de manganèse (3). Même Simon Sergant (4), autrement dit Sergant père, arrive à los Castillejos et à el Alosno au début de l'année 1859; il n'y restera que quelques mois et regagnera la France, poussé par le climat trop rude qu'il supporte mal et surtout par la concurrence de ces jeunes ingénieurs dont les analyses chimiques rendent obsolètes la pince et le pic à roc. A 70 ans, Sergant père pensait ou rêvait de participer à cette course aux mines ayant laissé derrière lui, à Beaune, sa « chanfournerie » (5) qu'il avait mise en location. Voilà une situation symptomatique de cette fièvre minière qui régnait alors.

- (1) Emile Bézard (1823-1894), ingénieur des mines de Saint-Etienne, promotion 1846, a été présent dans les Asturies sur les gisements aurifères, aux côtés d'A. Paillette avec qui il a co-écrit « Recherches sur l'histoire et les conditions de gisement des mines d'or dans le nord de l'Espagne », Bulletin de la Société géologique de France, 2^{ème} série, t. IX, 1852.
- (2) V. Sévoz et J. Breuilhes, « Mémoire sur les mines de manganèse de la province de Huelva, (Andalousie) Espagne », Bulletin de la Société de l'Industrie Minérale, Tome VI, 1860, 1^{ère} livraison (juillet-août-septembre), p.29 à 81.
- (3) Ferrero Blanco, M.D. « Un modelo de mineria contemporanea. Huelva, del colonialismo a la mundializacion ». Universidad de Huelva, 2000.
- (4) Sergant Père « carnet de renseignements journaliers sur tous les faits relatifs à mes affaires ». Ce petit recueil manuscrit ne sera tenu qu'au cours de l'année 1860. Archives famille Gervais.
- (5) Chanfournerie, terme pour désigner l'exploitation d'un ou plusieurs fours à chaux.

LA FAILLITE DES ASSOCIES HASELDEN ET GOSSE

Les travaux d'exploration se poursuivaient comme ceux de mise en exploitation. Sur toutes les mines les travaux de nettoyage des chantiers anciens étaient entrepris. De nombreux ouvriers étaient recrutés; des bâtiments ainsi que des logements étaient construits; du matériel, notamment des pompes en Angleterre, était commandé. A la Herreria, rapidement le minerai est atteint et la mine est fusionnée avec la concession voisine pour former San Telmo. A la Vicaria, les recherches s'avèrent pour le moment négatives ; à Calanas, on entreprend le nettoyage de la galerie romaine, galerie longue de près de 900 mètres; tandis qu'à Tharsis les travaux d'investigation commençaient. La maison Haselden avait encaissé l'emprunt Rothschild et alimentait la trésorerie de Deligny au fur et à mesure de ses besoins.

La catastrophe survient brutalement, au moment même où on allait atteindre le minerai; fin août 1854, Haselden n'honore pas les traites que Deligny présente à l'encaissement, soit 60 000 réaux (15 000 francs). Puis d'autres traites sont protestées. Haselden ne paie plus ; il a détourné la moitié de l'emprunt pour faire face à ses propres difficultés financières.

Deligny est comme frappé « *par la foudre* ». Pour lui commence « *une vie de souffrance et de torture* » dira Decazes (1). Certes, pour faire face aux dépenses les plus urgentes, il engage son peu de fortune personnelle ou ce qu'il peut emprunter sur place à ceux qui

lui font confiance. Très rapidement, ces fonds sont insuffisants ; le personnel n'est quasiment plus payé; plus grave, les ouvriers quittent la sierra, et d'abord les mineurs; l'avoine pour les mules vient à manquer; le pain aussi; le temps passe et Deligny craint de perdre le crédit et la confiance qu'on lui accordait dans le pays; l'agitation s'installe dans les mines; des tentatives d'incendie sur les bâtiments sont déjouées. Les travaux sont considérablement ralentis, pour ne pas dire arrêtés. A cela s'ajoute l'épidémie de choléra qui frappe l'Andalousie.

Et Deligny n'a qu'un recours, c'est le duc Decazes. Bonnaire est inexistant ; Gosse et Haselden se sont réfugiés à Paris ; Haselden y sera emprisonné pendant plusieurs semaines.

Le 30 août 1854, Deligny écrit au duc Decazes : « *Mon cher duc, c'est possédé d'une inquiétude assez intense que je vous écris. J'ai dans ce moment un compromis personnel de 60 000 réaux et ce qui est pis, celui de la paye des ouvriers ... Je ne perds pas confiance, je vous assure. ...* ». Nouveau message plus alarmiste au duc, le 9 novembre : « *Je pousse vers vous un véritable cri d'angoisse. Je compte bien recevoir, dans trois ou quatre jours la ratification du crédit York, mais cependant je ne suis pas sans une certaine inquiétude ... pour Dieu, tirez-moi de là* ». Et à nouveau le 8 janvier 1855 : « *les demandes d'argent nous pleuvent de tous les côtés. Nous n'avons ni avoine, ni paille, et l'on ne veut rien nous donner qu'au comptant ; il en sera de même dans quelques jours du pain. La situation ne sera plus soutenable dans quinze jours au plus. Que faire ? Je suis obligé de supporter les affronts des ouvriers Le mécontentement est général. Cependant, je tiendrai jusqu'au bout, tant que vous me le direz. Arrive que pourra ...* » (1).

Decazes reconnaîtra que le courage, la persévérance, « *le plus rare et héroïque dévouement* » de Deligny lui ont donné le temps de mener à bien différentes négociations et éviter le dépeçage et la vente séparée des mines que désirait Haselden et aurait ruiné ainsi toute solution globale.

En 1854, E.P. Goldsmith, un ingénieur de la mine Roskear, à Camborne en Cornouailles, commande un rapport sur les mines de Tharsis. Camborne est un centre minier (étain et cuivre) industriel très important et qui vient de se doter d'une école des mines. Ce petit rapport, signé par Joseph Vivian, lui est adressé le 23 novembre 1854. Ce courrier comporte une brève description des gisements de Tharsis, Herreria, Poyatos et Calanas, autrement dit toutes les concessions Deligny. Outre leur localisation, il décrit les travaux anciens qu'on peut voir, les travaux en cours ainsi que les moyens d'exploitation ajoutés tels que les constructions ou la présence de machines à vapeur, les trois qui se trouvent à Tharsis. Il est prêt à lui adresser des échantillons de minerai. Il souligne le bon état d'esprit du personnel et son engagement à rechercher toutes les améliorations possibles à la mine. Enfin il donne son avis : « *in giving you my most confidential advice, I see no reason why you or your friends may not embark in this speculation as I consider it to be a fair mining investment* » (2). On en restera là pour cette occasion mais l'intérêt que les britanniques portent aux mines andalouses ne se démentira pas dans la décennie à venir.

Début 1855 la situation s'améliore. Decazes obtient des Rothschild un prêt complémentaire de 100 000 francs qui vient s'ajouter au crédit consenti par York de 105 000 francs. Cependant Decazes échoue dans sa tentative d'associer les Rothschild à l'entreprise, l'ingénieur dépêché à Tharsis par les Rothschild ayant rendu un rapport défavorable. Il est vrai que les travaux miniers réputés aléatoires n'étaient pas

préférentiels dans les investissements contrairement aux chemins de fer. Ils l'étaient encore moins pour la branche française des Rothschild.

Deligny quitta Huelva fin mai 1855 « *laissant sa femme et ses enfants en gage de retour et de confiance aux ouvriers auxquels il devait encore plus de 30 000 francs d'arriérés et aux amis personnels auxquels il avait emprunté pour les travaux plus de 25 000 francs* ». A Paris, il défendit sans succès son dossier devant l'ingénieur Benoit qui rendit un avis négatif contrairement à ceux des ingénieurs de Rio Tinto.

Decazes ne se découragea pas ; « *il avait foi dans la loyauté et dans l'intelligence de Deligny* ». Et cette fois, dans le même temps, Deligny emporta l'adhésion des nouveaux associés pressentis par Decazes : Messieurs Duclerc, Biesta et Pinard.

(1) « Mémoire du duc de Glucksberg » ; 1858 ; BNF, cote 4-FM-13905. Ce mémoire judiciaire fait état de correspondances envoyées par Deligny à Decazes.

(2) Copie de deux lettres de J. Vivant à E.P. Goldsmith, respectivement du 23 novembre et 6 décembre 1854, archives famille Gervais.

LA COMPAGNIE DES MINES DE CUIVRE DE HUELVA

Decazes a enfin trouvé le partenaire financier tant attendu en la personne d'Eugène Duclerc. Républicain et ancien ministre de finances de 1848, E. Duclerc vit en Espagne ; il y est administrateur de la « compagnie du canal d'irrigation de l'Ebre » (1) et sera bientôt directeur du Crédit Mobilier Espagnol. Avec Duclerc, arrivent d'autres financiers dont H-G. Biesta (2), directeur du Comptoir national d'escompte de la ville de Paris mais surtout administrateur de la « Société Générale de Crédit Mobilier » créée par les frères Pereire à la fin de l'année 1852 (3). Tous sont des financiers, tous gravitent autour du Crédit Mobilier, certains sont d'anciens de 1848 (4). Pas d'ingénieurs, pas d'industriels, mis à part Decazes.

En juin 1855, une société en commandite par actions est créée sous la raison sociale « Duclerc et compagnie » ; la dénomination commerciale est « compagnie des mines de cuivre de Huelva ». Elle recevra à titre d'apports les concessions minières enregistrées par Deligny et réparties entre Decazes, Haselden et Gosse. L'ensemble représente 112 « pertenencias », à savoir les mines de Tharsis sur la commune d'Alosno (50 pertenencias), celles de Calanas sur la commune de Calanas (10 p.), de Poyatos sur la commune de Cortejana (2 p.), de la Mora sur la commune de Almonaster (4 p.), de l'Adelfilla sur la commune de Campofrio (4 p.), d'Almonaster sur la commune d'Almonaster (6 p.), de Sierra Pelada sur la commune d'Aracena (16 p.), de la Vicaria sur la commune de Zufre (16 p.). Egalement, la mine d'Arroyo sur la commune d'Arroya, 50 actions de la société la Amistao ainsi que la moitié du capital de la société exploitant la mine de San Telmo dont Deligny exerce de droit la direction technique. Aux concessions s'ajoutent les constructions édifiées, les machines, l'outillage, tous les travaux réalisés (galeries, puits ...), les minerais extraits.

La société est définitivement constituée le 23 juin 1855 devant maître Goudechaux, notaire à Paris (5). Sont présents E. Duclerc, le duc Decazes et Gosse. Haselden est représenté par le duc Decazes. Deligny y appose également sa signature à titre de témoin des apports, notamment de la société qui exploitait la mine de San Telmo. Le gérant unique est E. Duclerc. Un conseil de surveillance de 10 membres (6) est chargé

d'assurer le contrôle de la gestion de la société et qui comprend, outre Decazes, quatre membres du Crédit Mobilier. Le capital à souscrire est de 6 millions de francs. Le siège social est à Paris.

L'exposé des motifs qui précèdent les actes constitutifs de la Compagnie se veulent encourageants singulièrement à l'endroit des actionnaires à qui l'on promet bien évidemment de larges profits. « *Des travaux considérables ont été exécutés sur plusieurs de ses mines, des minerais sont déjà extraits en grande quantité, et l'état d'avancement de l'exploitation promet pour un avenir prochain des résultats importants* ».

Voilà qui devait redonner confiance à Deligny si jamais il l'avait perdue. Voilà qui devait lui faire croire que l'avenir des mines était désormais assuré.

Ainsi et enfin, en place de l'association qui avait régi les premiers temps de l'entreprise, prenait place avec la société en commandite par actions une réelle structure juridique ; aux accords et conventions si peu formalisés des débuts prenait place un véritable cadre de gestion avec gérant et conseil de surveillance.

Les besoins financiers semblaient assurés tant par la présence du Crédit Mobilier que des hommes composant son conseil de surveillance. Le montant du capital social de 6 millions de francs laissait accroire qu'on avait bien mesuré les besoins financiers de l'entreprise, la mesure des investissements à réaliser et pris conscience de l'importance du projet.

Toutefois, au milieu de cette belle construction, de ces statuts si prometteurs, ont été insérées deux réserves ; la première : pendant les quinze premiers mois, la société peut être dissoute ; la seconde : les anciens associés doivent rapporter la preuve que les créanciers acceptent de repousser le remboursement des emprunts à la fin de l'année 1860. Cette dernière condition sera levée très rapidement. Ces réserves traduisent la prudence des nouveaux investisseurs ou l'urgence dans laquelle Decazes monta ce nouveau projet. Les nouveaux investisseurs ne couraient ainsi qu'un risque limité en repoussant l'échéance de la dette (7) de dix-huit mois et en se donnant le temps de valider la valeur des mines. Il est vrai que la mine reste un investissement très aléatoire pour les financiers. La fièvre minière souvent évoquée aura davantage concerné les spéculateurs ou les entrepreneurs aventuriers que les banquiers.

Decazes qui a obtenu tous les pouvoirs d'Haselden et de Gosse a lui-même délégué tous ses pouvoirs à Deligny devenu ainsi la cheville ouvrière chargée de mettre en place les accords. Toutes les mines peuvent être apportées et transférées à la compagnie des mines de cuivre de Huelva (*compañía de las minas de cobre de Huelva*). Deligny sera à Huelva le 2 novembre 1855 pour faire enregistrer la cession de 57 concessions au profit de E. Duclerc (8).

- (1) La compagnie a son siège à Madrid et des bureaux à Paris au siège du Comptoir Mobilier. Parmi ses administrateurs, on relève à Madrid E. Duclerc et à Paris E. Pereire et A. Bixio.
- (2) Hippolyte-Guillaume Biesta avait été l'organisateur du Comptoir national d'escompte de la ville de Paris en 1848.
- (3) Histoire du Crédit Mobilier (1852-1867), par M. Aycard, 1867.
- (4) Duclerc, Bixio, Biesta, Garnier-Pages.
- (5) Les statuts sont signés le 11 juin 1855 ; les actes constitutifs le 25 juin 1855. BNF, cote MC/ET/LXXXIV/1095.
- (6) H. Biesta, A. Pinard, J-F. Laveissière, M. Brassac, A. Bixio, A. Dumont de Montcels et le duc Decazes. Le conseil de surveillance sera présidé par A. Pinard.
- (7) Composition de la dette : 1^{er} emprunt Rothschild 400 000, prêt York 105 000, 2^{ème} emprunt Rothschild 100 000, intérêts Rothschild 30 000, avances Deligny 15 000.
- (8) Portal de archivos de andalucia. Extranjeros en Huelva : Las explotaciones francesas.

L'EXPLOITATION EN MARCHE : L'ENTREPRENEUR ET LE GERANT

A compter de cette date et avec l'arrivée de Duclerc, le nouveau gérant, la gestion de l'entreprise s'est considérablement professionnalisée. Un véritable « business plan » est mis en place dont l'exécution incombe à Deligny. Il est l'ingénieur en chef des mines et à ce titre est responsable et des hommes et des travaux. Des ingénieurs sont en place sur chaque site : Ortigosa à San Telmo, Dominé à Arroyo, Sanchez à Calanas, Sergeant à Tharsis. Les finances, comptabilité et trésorerie, sont confiées à Pelletan. Le siège administratif des mines est installé au village du Cerro, à quelques kilomètres de la mine de Calanas. Duclerc en sa qualité de gérant assure tous les contrôles depuis Madrid où il demeure et où il peut jouer de ses relations et de son influence. A Paris, demeurent le siège social et le conseil de surveillance ; ce dernier s'est conservé la main sur la commercialisation du minerai lorsque les capacités de production autoriseront expéditions et exportations.

Le capital souscrit à la création de la Société était de 600 000 frs. Une assemblée tenue à Paris le 12 août 1856 avait autorisé une émission d'actions jusqu'à concurrence de 2,4 millions de francs. Enfin, au cours de cette même assemblée, les actionnaires avaient renoncé à la faculté de dissolution de la société prévue par les statuts.

La Compagnie pouvait désormais aller de l'avant. Les dernières incertitudes étaient maintenant levées : pérennité de l'entreprise et financement des plans de développement des mines.

Duclerc, devant l'assemblée du 12 août, s'est montré particulièrement habile, didactique et convaincant. C'est qu'il devait obtenir de ses actionnaires 2,4 millions de francs, eux qui en avaient déjà dépensé 600 000 quelques mois plutôt. On sait l'actionnariat de l'époque plus prompt à encaisser les profits qu'à souscrire pour des investissements. L'enjeu était donc capital. Si les chiffres doivent emporter la conviction, les mots doivent emporter l'adhésion. Dans cet exercice, le gérant s'avéra à la hauteur.

Duclerc se montra tout particulièrement enthousiaste sur la richesse de mines de la Compagnie : « *la mine de Calañas est l'une des plus vastes de la Province. Après Rio Tinto et Tharsis, elle occupe sans contredit le premier rang* » ; et pour la mine de Tharsis, « *c'est la plus considérable de celles que nous possédons. Les filons prennent des proportions gigantesques* ». Duclerc confortait ses assertions par les propos de personnalités extérieures. Pour Tharsis, « *l'incomparable importance de cette grande mine* », tous les ingénieurs de Rio Tinto sont de cet avis. L'ingénieur du gouvernement, M. Anciola, me disait : « *vous avez là, Monsieur, un autre Rio Tinto* ».

Et plus encore, à richesse égale, Tharsis n'étant qu'à sept lieux de la mer et à cinq lieux de Gibraleon, Monsieur Lan, ingénieur des mines et professeur à Saint-Etienne, affirme que « *Tharsis vaut mieux que Rio Tinto* ». Duclerc n'a garde d'oublier les mines secondaires comme celle d'Arroyo pour laquelle Monsieur Lan et Monsieur Daguerre Dospital ont rendu un rapport favorable.

Il faut donner confiance aux actionnaires et comme ces actionnaires sont des financiers, après la richesse des mines, on leur vante la rigueur de la gestion : « *L'ordre le plus grand règne dans le travail et les écritures. Toutes les garanties sont prises : contrôle, inspection, rapports, copies de journaux, tout est fait avec soin, avec zèle, avec intelligence, avec un admirable dévouement* ».

Après la richesse et la rigueur, quoi de plus rassurant que la mesure.

Le rapport de gestion laisse entrevoir qu'entre les deux hommes, Duclerc et Deligny, les rapports sont harmonieux, confiants et d'estime. A plusieurs reprises, Duclerc souligne les mérites de l'ingénieur en chef, le réalisme de ses plans qui sont à la mesure des richesses des mines, de la justesse de ses prévisions.

Néanmoins les deux hommes ne jouent pas la même partition. Deligny, l'entrepreneur, a conçu un vaste projet qu'il entend mener à bien d'un seul bloc. Tous les moyens, sur tous les sites, doivent être mis en œuvre ensemble : extraire, transformer, transporter. Il projette même une usine d'affinage du cuivre à Huelva, au port, là où arrive la houille et d'où le produit fini repartirait. Son projet nécessiterait la mobilisation de la totalité du capital social, soit six millions de francs.

Duclerc va se montrer très en retrait par rapport aux ambitions de Deligny. Il se veut plus prudent, avec des propositions plus modestes, explique-t-il aux actionnaires. « *Il veut avancer avec une sage lenteur* ». Il ne renonce pas aux propositions de Deligny mais les repousse dans le temps jusqu'au moment où les résultats pourront les financer.

Duclerc est tout en souplesse et tout en mesure. Il est, oh combien, rassurant pour les actionnaires. Il demande donc une émission de 2,4 millions de francs qui s'ajouteront aux 600 000 déjà souscrits. S'il a réduit sensiblement le montant des investissements, il doit se montrer habile et faire un peu de théâtre pour entretenir la pression ; il annonce ainsi pendant la séance qu'une dépêche vient de lui tomber entre les mains lui annonçant qu'on est arrivé au minerai dans l'exploitation à ciel ouvert à Tharsis.

L'effort va être porté sur Tharsis et dans une proportion moindre sur Calanas et les transports. Les projets de transformation du minerai et d'affinage ne sont pas prioritaires. La priorité est donnée à l'extraction du minerai et à l'exportation qui fait rentrer de l'argent immédiatement. On n'abandonnera pas pour autant la transformation du minerai mais elle se fera selon les techniques en cours dans la province ; les améliorations techniques viendront plus tard.

UN REGARD HUMAIN, UN REGARD SOCIAL

Deligny et Duclerc, les deux hommes portent un même regard social et humain à la fois sur les hommes qui travaillent dans l'entreprise et sur la mission dévolue à l'entreprise dans la société. L'entreprise n'existe que par ses ouvriers qui sont sa force vive.

« *Permettez-moi de rendre justice à nos collaborateurs, à nos employés ... Il n'est que juste de remercier nos agents de ce qu'ils ont fait souvent au péril de la vie* ». Plus novateur pour l'époque, le gérant évoque la rémunération : « *il sera également juste et sage de les intéresser proportionnellement pour une certaine part dans les résultats qui sont leur œuvre* » (1).

Souvent Deligny a rappelé cette richesse de l'entreprise qu'étaient ses hommes et que la méconnaissance pouvait conduire à la mise en danger de l'entreprise. Ainsi en 1854, devant les difficultés financières, plus particulièrement les difficultés à assurer la paie du personnel, il voit la fuite des ouvriers les plus qualifiés, les mineurs qui travaillent en galerie.

Plus tard la politique de Mercier conduit à licencier beaucoup d'ouvriers et là encore il craint que cela fragilise l'entreprise. De nombreux ouvriers passent la frontière vers la mine de Sao Domingo et il est bien placé pour observer le phénomène.

Les deux hommes sont convaincu de la mission qui incombe à l'entreprise : créer de la richesse dans le pays. L'activité minière donne un cadre légal au travail et de la dignité au travailleur dans une région où le travail est précaire le plus souvent, où la contrebande est un véritable métier et où les aléas du climat comme la sécheresse peuvent mettre sur les routes de nombreux saisonniers (2).

(1) « Rapport de M. Duclerc, gérant, à l'assemblée générale du 12 août 1856 ».

(2) Ernesto Deligny, op. cit., p.19. « En la dura carestía de granos de 1857, los trabajos de Tharsis amparaban a todos los pobres de la provincia, reemplazando la miseria, la ociosidad y el contrabando, por el trabajo legal y noble y el bienestar”.

UN SOUFLE NOUVEAU

Après la période difficile de 1854-1855 où tout a été presque à l'arrêt, l'activité a repris avec ardeur ; l'élément déclencheur est bien sûr le versement d'une première tranche du capital : « *L'activité a partout succédé à l'inertie ; de ce moment, on n'a pas cessé de travailler jour et nuit, sans relâche* ».

Deligny donne, sur tous les sites, une grande impulsion aux travaux.

Il faut aller vite et gagner du temps ; ainsi, faute de mieux, à certains endroits on construits des chozas (1); à Calanas, 17 chozas servant de magasins et de logement ont été élevées et abritent momentanément les hommes et le matériel, en attendant les constructions en dur qui ont été planifiées.

Deligny a recours à tous les moyens qui lui paraissent les plus incitatifs. Ainsi à Calanas, pour avancer plus vite, les travaux sur la galerie inférieure sont mis en adjudication avec une forte prime aux ouvriers si le temps était ramené de 7 à 3 mois. « *On se mit à l'œuvre de jour et de nuit, sans trêve ni relâche* ».

A Tharsis, « *nous marchons avec plus de puissance* » ; « *Nous n'avons pas suspendu les travaux ni un jour, ni une heure* » dit Deligny à Duclerc . « *Un contremaître était remplacé par un autre, nous sommes restés sur la brèche, Monsieur Sergant et moi, jusqu'au dernier moment* ». En effet, en avril 1856, à la demande du conseil de surveillance, Garnier-Pagès entreprend la visite des principaux sites de la Compagnie. A Tharsis, des sondages sont réalisés en sa présence et révèlent en plusieurs endroits du minerai. C'est à ce moment qu'il fut décidé de concentrer tous les efforts sur la mine de Tharsis.

(1) abri précaire construit en matériaux légers dont branchages.

DES TRAVAUX TITANESQUES

Bien que les projets de Deligny soient contenus dans les strictes limites budgétaires fixées par Duclerc, les travaux entrepris sont considérables. Ils concernent tous les sites de l'entreprise : les deux mines principales de Tharsis et de Calanas, les mines secondaires de San Telmo, Arroyo-Molinos, Poyatos, Henrique et Cueva de la Mora ; ces travaux sont menés de front et dans tous les secteurs : extraction (galeries d'extraction ou d'exhaure, puits d'extraction ou d'aéragé), affinage du cuivre (fours de grillage,

bassins de cémentation), mais aussi les infrastructures (maisons, magasins, ateliers, routes, embarcadères).

Bien évidemment les travaux les plus lourds et les plus difficiles concernent les galeries, les puits qu'ils soient anciens et qu'il faut entretenir ou nouveaux et à foncer dans des roches parfois extrêmement dures.

A Tharsis, les difficultés ont été particulièrement nombreuses et exemplaires des travaux miniers. Ainsi dans le filon Sud, la galerie d'écoulement de la Sabina, au cours du deuxième semestre de l'année 1858, a avancé de 61 mètres ! du puits Leanor à la salbande sud, il faut traverser 50 mètres de schiste porphyrique très dur ; aussi envisage-t-on neuf mois de travaux ! ou encore, le puits Conception situé à l'entrée de la Sabina a été inondé à la profondeur de 6 mètres ; on prévoit de l'allonger de 2,50 mètres. Dans le filon Nord, des travaux ont été suspendus en raison des pluies abondantes de novembre qui ont entraîné des montées d'eau de plus de 1,5 mètre au dessus de la galerie d'écoulement (1).

Toujours à Tharsis, comme du minerai avait été découvert à faible profondeur dans le filon Nord, on décida alors l'exploitation à ciel ouvert de ce filon. Le chantier changea alors de physionomie. Le chapeau de fer allait devoir être arasé pour atteindre le minerai et des milliers de m³ de terre et de roche allait devoir être mouvementés. Dès le mois de décembre 1856, un membre du conseil de surveillance écrivait (2) : « *La tranchée et le ciel ouvert de Tharsis apparaissent à ceux qui le visitent avec un caractère de grandeur qui saisit au premier aspect. Cette masse compacte de minerai, non plus cachée sous l'épaisseur des terres, mais offrant au calculateur une richesse immense et à l'ouvrier un travail facile, qu'il est permis de suivre et d'apprécier, produit sur les esprits une impression dont je n'ai pu me défendre et que vous m'excuserez d'exprimer ici* ».

Ces terrassements gigantesques ont nécessité la mise en place d'un service de wagons sur voies ferrées ; pour l'extraction, on commence à installer des machines à vapeur mais aussi pour épuiser l'eau des mines souvent très abondantes. Au cours du deuxième semestre 1858, 14212 wagons (0,75m³ par wagon) de déblais ont été extraits (1). Les voies ferrées desservent aussi les places de grillage. Même si la priorité est donnée à l'exportation du minerai, la fabrication du cuivre n'est pas délaissée : au 31 décembre 1858, toujours selon E. Bézard, Tharsis dispose de 84 bassins de dissolution, 6 bassins de décantation, 30 bassins de cémentation ; en outre, a été construite une étuve pour sécher la cascara et a été achevée la grande cheminée (30 mètres de hauteur) du four de grillage.

A Calanas (2), la galerie supérieure de 252 mètres a été nettoyée et fortifiée ; la galerie inférieure, longue de 778 mètres, a été également nettoyée et agrandie ; 69 puits de ces galeries ont été consolidés ; toutes les bouches ont été maçonnées ; une nouvelle galerie d'extraction a été excavée à partir du puits 55, puits Eugénio, et a abouti au minerai après une longueur de 13 mètres. Le puits Eugenio a été élargi (2,50 sur 1,75m.) sur toute sa profondeur (60m.). Une machine à vapeur provenant de Tharsis va y être installée pour l'extraction. Un canal conduisant les eaux de la galerie inférieure jusqu'aux bassins de cémentation a été construit (150m.).

Il faut aussi entreprendre des constructions, maisons d'employés et hangars pour abriter le matériel. Il faut approvisionner les matières premières correspondantes, bois, tuiles, pierres, briques, charbon soit pour les constructions, soit comme combustibles pour les fours ou les téléras.

On entreprend l'aménagement des chemins et des routes car le transport se fait à dos de mulet ou par des charrettes que tirent chevaux ou bœufs. On empierre ainsi la route qui conduit de Tharsis à La Meca (14 km) ou à un point du rio Odiel appelé « el charco », à quelques kilomètres au sud de Gibraleon.

A Gibraleon, on aménage l'embarcadère et on construit des magasins ; il faut sécuriser les dépôts car le vol est un souci réel. On entreprend la construction de trois bateaux de 50 tonnes.

La région est devenue un vaste chantier en perpétuel mouvement et d'hommes, et d'animaux et de bateaux. En 1856, 1500 personnes travaillaient sur les mines ; elles seront 2500 deux années plus tard. Autant d'animaux conduits par des muletiers ou des charretiers qui descendent le minerai des mines vers les points d'embarquement sur l'Odiel ou le Guadiana, ou qui remontent des matières premières ou des machines vers les mines.

(1) Emile Bézard, « Note sur les travaux préparatoires et de premier établissement exécutés du 30 juin au 31 décembre 1858 ». Archives famille Gervais.

(2) Rapport lu au conseil de surveillance, séance du 3 décembre 1856.

UN CONTRAT COMMERCIAL DESASTREUX

Garnier-Pagès (1) et Deligny s'étaient rendus en 1856 à Swansea, ce grand port de réception des minerais au sud du Pays de Galles. A la suite de ce voyage, plusieurs chargements furent effectués sur Liverpool à titre d'essais. Ces exportations réalisées sans difficultés particulières et avec profit décidèrent le conseil de surveillance à se saisir de la commercialisation des minerais de la Compagnie. Le conseil signa un marché considérable de 50 000 tonnes de minerai pour souffre à livrer sur une année (juin 1857 à Juin 1858). Le conseil s'était montré trop impatient et confiant. Deligny émit de nombreuses réserves et protestations sur les conditions du marché, estimant notamment les méthodes d'analyse et de détermination des teneurs en cuivre peu fiables alors qu'elles conditionnaient la rentabilité du contrat. Il pensait également avoir besoin d'un délai pour optimiser le transport des minerais dans les mines. Mais les directeurs étaient soucieux de démarrer sans plus attendre les ventes et d'engranger les profits. La direction des mines, c'est à dire Deligny, fut mise en demeure d'exécuter le contrat et de livrer.

Tous les moyens furent mis en œuvre pour extraire, transporter et livrer. Le marché fut rempli mais la qualité des minerais livrés obéra sérieusement la rentabilité de ce premier grand contrat.

Ce contrat rempli, on ajusta l'extraction et l'exportation aux minerais rémunérateurs et on cémenta les minerais les moins riches pour après affinage, les exporter sous forme de cuivre. Les investissements allaient pouvoir se poursuivre plus posément, du moins pouvait-on le penser.

Sous la pression de ce contrat, l'entreprise avait été contrainte d'adapter rapidement ses méthodes d'exploitation. Si ce premier grand contrat s'était soldé par une perte financière, du moins la Compagnie avait-elle fait la preuve de ses compétences

techniques et humaines ; du moins avait-elle démontré sa capacité à extraire des volumes importants de minerais.

(1) Louis Garnier-Pagès (1803-1878) est membre du conseil de surveillance de la Compagnie. Sous la deuxième république (1848), il avait été ministre des finances.

1859, LE DEPART DE DUCLERC ET DE DELIGNY

Une assemblée générale extraordinaire s'était tenue à Paris le 15 septembre 1858 pour modifier l'article 2 des statuts : « M. E. Duclerc sera seul gérant responsable » est modifié et devient « M. E. Duclerc est autorisé à s'adjoindre un co-gérant également responsable ». L'article 20 est également modifié pour porter le conseil de surveillance de 10 à 12 membres.

La modification de l'article 2 qui semble annoncer un renforcement de l'équipe de direction annonce en fait le remplacement du gérant après une période de transition ou d'adaptation. Dès le mois d'août 1858, Mercier, le gérant pressenti, est présent dans l'entreprise. Comme il le dira lui-même c'est une période d'observation, un préalable personnel à sa prise de fonctions. Duclerc à partir de cette date ne vient plus dans les mines et demeure à Madrid. Peu à peu Mercier prend la direction opérationnelle des mines. Aux premiers mois de l'année 1859, c'est chose faite.

Deligny demeure dans l'entreprise mais il est moins au contact des mines où les ingénieurs sont en place et les plans de travail tout tracés. Au début 1859, il n'y vient plus; Mercier qui a pris l'exploitation en main donne un virage serré à l'entreprise avec un tour de vis plus serré encore aux investissements, aux dépenses, aux effectifs. En janvier 1859, Deligny informe Bézard qu'il retarde son arrivée à Tharsis et qu'il ne pourra assister aux essais que ce dernier conduit sur un four à réverbère. Mais Bézard pressent chez Deligny une certaine lassitude. « *Je commence à craindre que vous renonciez à la direction générale* » (1).

Une assemblée extraordinaire tenue le 17 août 1859 à Paris accepte la démission de E. Duclerc de ses fonctions de gérant et nomme Mr. Victor Mercier, gérant. Nous ignorons la date précise à laquelle Deligny a quitté la direction générale de la Compagnie mais il est fort probable qu'elle a suivi de très près celle de Duclerc.

En effet, plus rien ne retenait Deligny à Tharsis. Sa famille, fin 1858, avait quitté Huelva pour Paris. Son frère Oscar avait été congédié. Duclerc, son principal soutien, se retirait de la Compagnie et, dans tous les cas, ce n'est pas le nouveau gérant qui allait retenir Deligny.

Les deux hommes avaient passé une quinzaine de jours ensemble à Tharsis. L'incompréhension, l'incompatibilité entre les deux hommes se fit jour tout aussi brutalement que rapidement. Leur ambition pour l'entreprise était tellement opposée qu'aucune collaboration n'était envisageable. L'un entreprenait, construisait, investissait ; l'autre administrait, gérait, économisait. Rien ne les rapprochait et surtout pas l'estime, au point que Deligny a pu écrire : « *en quittant Tharsis, il avait pu juger de la complète incapacité commerciale et industrielle de l'homme qu'il laissait derrière lui* » (2). L'homme qu'on avait connu si enthousiaste à créer Tharsis, si combattif à la défendre dans les difficultés financières, si entreprenant à développer l'exploitation des mines semblait soudainement avoir baissé les bras. Il est vrai qu'à la même époque, à quelques kilomètres de Tharsis, de l'autre côté de la frontière, San Domingo laissait entrevoir

d'autres perspectives. La Sabina devenue officiellement aux termes de la loi portugaise concessionnaire de la mine (3) requerrait son attention et le dialogue entre la Sabina (4) et le fermier Mason s'annonçait plus apaisé et constructif.

Avec la nouvelle équipe conduite par Mercier, Tharsis travaillera tant bien que mal jusqu'en 1867, année où les actionnaires décidèrent de louer les mines à un anglais, Ch. Tennant. La société créée à cet effet prendra le nom de Tharsis Copper & Sulphur Company ; elle finira par absorber en 1878 la compagnie française. Avec Ch. Tennant les mines connaîtront un très fort développement.

- (1) Lettre du 10 février 1859 adressée de Tharsis par E. Bézard à Deligny, à Madrid « en casa del senior D. Eugenio Duclerc ». Archives famille Gervais.
- (2) « Aux actionnaires de Huelva », E. Deligny, E. Duclerc, Duc Decazes, 39 p., Paris, imprimerie Jouaust, 1872. Archives Famille Gervais.
- (3) Décret de concession du 22 mai 1858.
- (4) Société créée à Séville en 1855 par Deligny, Decazes et Duclerc, pour exploiter les mines portugaises de San Domingo. Le contrat d'affermage entre la Sabina et James Mason date d'octobre 1858.

DERNIERS DOSSIERS : LA METALLURGIE ET LE CHEMIN DE FER MINIER

Deligny en quelques années a réussi à hisser l'extraction des minerais de Tharsis au niveau de celle de Rio Tinto, un établissement dont l'activité remonte pourtant au 18^{ème} siècle.

Deux grands dossiers demeurent au cœur de ses préoccupations: le traitement des minerais et le chemin de fer minier. Ces deux dossiers sont indissociables de celui de l'exploitation de la mine ; ils sont indispensables à la réussite de l'ensemble industriel projeté. Le premier dossier va connaître d'importantes avancées techniques mais demeurera loin des ambitieux projets entrevus par Deligny. Le second dossier, au moment où les études sont achevées et les marchés d'exécution passés, est purement et simplement ajourné.

Le traitement des minerais, la métallurgie

En 1855, Deligny rédige un « *Rapport sur le traitement des minerais des mines de Huelva* » (1). On s'attendait à lire « *mines de Tharsis* » plutôt que « *mines de Huelva* ». Mais le rapport traite effectivement des minerais du bassin minier dans son ensemble, c'est à dire de ses trois plus grandes mines : Rio Tinto, Tharsis et Calanas. Autre surprise, le rapport est rédigé à la première personne du pluriel. Ce « nous » recouvre deux auteurs : Deligny pour Tharsis et Anciola pour Rio Tinto. « *Tout ce qui va suivre est le résultat d'un accord entre nous* », ainsi débute le rapport. Cette collaboration peut surprendre. Sans doute les deux mines ne sont pas concurrentes comme le seraient deux entreprises privées : Rio Tinto est une mine nationale espagnole, Tharsis une mine privée française. Cette collaboration est plus sûrement le fruit de la rencontre entre deux ingénieurs confrontés aux mêmes difficultés et désireux de la même réussite pour leur entreprise et leur région.

En préambule du rapport, les deux ingénieurs énumèrent les connaissances et les documents qu'ils entendent mettre en commun pour mener leur étude : le système de cémentation pratiqué à Rio Tinto, les publications (2) sur les mines de Falun (Suède) et

de Mansfeld (Allemagne), le travail de Le Play sur Swansea (3), le mémoire de Haton sur Agordo en Italie (4). Deligny précise qu'il y joint ses notes personnelles sur Mansfeld, Agordo et Lintz. Cette notation n'est pas insignifiante. Elle témoigne de l'esprit de partage manifesté par les ingénieurs du milieu du siècle pour leurs découvertes, leurs connaissances, leurs réalisations techniques (5).

Deligny et Anciola s'accordent pour prendre comme base de leur étude les minerais de Rio Tinto. Les analyses y sont de loin plus nombreuses et complètes qu'à Tharsis. En outre, il existe une « *analogie complète* » entre Rio Tinto, Tharsis et Calanas dans la composition et la teneur des minerais.

Les deux ingénieurs ont défini quatre classes de minerais en fonction de leur teneur en cuivre (de 0,5% à 7%).

Le rapport décrit dans un premier temps les opérations communes à toutes les catégories de minerai : 1) Abattage et extraction ; 2) Cassage et triage ; 3) Transport à l'usine ; 4) Calcination ; 5) Recette et affinage du soufre. Le rapport décrit ensuite les opérations spécifiques à certaines étapes du processus ou à certaines catégories de minerais. Le rapport précise les moyens mis en œuvre (fours à réverbère, fours à manche, hauts fourneaux, bassins de cémentation ...), justifie les choix techniques ou la préférence donnée à tel système sur tel autre, situe l'endroit où les opérations doivent se dérouler, à la mine même ou à Huelva. Ainsi le rapport retient que les opérations de « *fonte pour cuivre noir* » seront effectuées à Huelva dans des hauts fourneaux « *chauffés au coke et munis de soufflets à vapeur semblables aux derniers construits à Agordo ou Mansfeld* ». « *L'affinage du cuivre noir* » sera également effectué à Huelva « *dans des fours à réverbère de système usité à Swansea et chauffés à la houille* ».

Le second volet du rapport présente une série de devis d'exploitation en fonction des classes de minerais et des mines concernées (Tharsis ou Calanas). Ces descentes de prix de revient couvrent toutes les opérations de l'abattage à l'affinage en y incluant frais généraux et transport. Si le transport par fer est évoqué, seuls sont chiffrés les transports à dos de mulet ou en charrettes de la mine à Gibraleon sur l'Odriel.

La question du combustible tient une place importante dans le rapport. Pas seulement en regard des coûts de fret maritime, des prix d'achat ou de la qualité des minerais. Certains investissements, comme le choix des fours, s'apprécie aussi en fonction de leur consommation en houille ou coke.

Les houilles en provenance de Grande Bretagne, premier fournisseur mondial, sont bien évidemment privilégiées. Mais Deligny ne résiste pas à suggérer le charbon des Asturies. Il envisage même d'y installer les hauts fourneaux car on pourrait y consommer des charbons sans valeur et y trouver ainsi un intérêt à la fois pour l'entreprise et le bassin des Asturies dont certaines catégories de charbon sont difficiles à exporter et même à utiliser sur place. Deligny était persuadé que l'avenir du bassin des Asturies était lié au développement de l'industrie métallurgique qui elle-même induirait la création d'autres usines ; Deligny suggère la fabrication, par exemple, de rails (6).

La problématique ne se résume donc pas aux seules questions du prix de revient.

Deligny pense même à un autre bassin minier dont il ne donne pas le nom : « *j'ai des raisons puissantes pour croire à l'existence d'un bassin houiller infiniment plus à portée de Huelva* ». Peut-être s'agit-il du bassin de Belmez, en Sierra Morena, où une société française, Los Santos, exploite la mine « La Terrible » et où une couche de très forte puissance avait été découverte en 1848 par A. Burat (7), l'ingénieur-conseil de cette entreprise que Deligny connaissait bien (8).

Ces propositions qui sont de véritables projets industriels ne vont guère évoluer et encore moins avancer. L'ouverture du marché soufrier britannique aux pyrites cuivreuses d'Andalousie va entraîner une envolée des exportations de minerai. Dans ces conditions, le traitement du minerai pour la production et l'affinage du cuivre n'est plus une priorité à Tharsis. Tous les efforts doivent être portés sur l'extraction et l'exportation des minerais. « *Je recommande l'exportation qui permet ... des rentrées d'argent rapides et d'engager un capital moindre ... nous comptons exploiter notre minerai comme du charbon de terre* ». Voilà la profession de foi du gérant Duclerc en 1856 (9). Si les investissements concernant la production du cuivre sont considérablement réduits, Deligny n'en continue pas moins d'encourager et de pousser les recherches (10) tant sur la chimie du cuivre que sur les moyens techniques d'affiner le cuivre. Dans ce domaine, son collaborateur le plus précieux est Emile Bézard, qui se montrera un ingénieur aussi passionné qu'enthousiaste à poursuivre ces recherches. Les lettres qu'adresse Bézard à Deligny sont de véritables comptes rendus des essais qu'il réalise, soit sur les fours, soit sur les bassins de dissolution, soit même sur les manipulations que les ouvriers doivent effectuer. Il y manifeste aussi souvent sa joie ou son impatience : « *Le four à réverbère pour griller le menu donne de magnifiques résultats* » ; s'agissant de la consommation de la houille dans ces fours, « *elle est définitivement résolue très favorablement* » ou encore à propos d'essais de dissolution en bassin « *j'attends avec la plus grande impatience* » et toujours « *le four à réverbère fait des miracles* » (11). Cette correspondance est parfois accompagnée de petits croquis et très souvent d'analyses de prix de revient.

En mars 1859, Deligny se rendra plusieurs jours en France, à Deville-les-Rouen, où l'usine dirigée par la famille Laveissière (12) affine des minerais en provenance du Brésil et de Bolivie. A la demande des Laveissière, des essais de traitement des minerais de Tharsis seront réalisés sous le contrôle de Deligny; ces essais ne seront pas poursuivis par le nouveau gérant, Mercier.

Même après le départ de Deligny de la Compagnie, Bézard continuera d'informer Deligny avec beaucoup de précision sur les essais qu'il réalise à Calanas : dimensions des fours, température de chauffe, manipulation des minerais Les informations échangées ne se limitent pas aux progrès techniques, mais aussi aux prix de revient et aux résultats obtenus. De son côté, Deligny questionne Bézard ; lui demande des devis pour des usines ; Bézard s'étonne souvent des capacités importantes envisagées par Deligny : « *le chiffre de 24 000 tonnes que vous indiquez, constituerait déjà une usine immense, ... il faudrait pour la construire un capital très important ...* ». Bézard appréhende souvent difficilement les vastes projets de Deligny.

La relation que les deux hommes entretiennent les contraint à faire preuve de prudence et user de précautions dans l'envoi de leurs courriers. Ils ont parfois recours à un homme de confiance comme Enrique Diaz ; en 1853, lors de son premier enregistrement de mine à Huelva, Deligny l'avait désigné comme son « *representante con poder de sustitucion* ».

En avril 1861, Deligny va charger Bézard d'une mission dont on ne connaît pas le contenu (13). Il l'accepte « *avec plaisir* » mais ne la remplira que lorsqu'il trouvera le moment où le gérant sera absent, « *ce qui ne devrait pas être difficile si il doit être à Paris pour l'assemblée du 30 juin* ».

- (1) « Rapport sur le traitement des minerais des mines de Huelva », dossier manuscrit, vers 1855. Autre rapport intitulé « Grillage du menu », mars-avril 1855, manuscrit. Archives famille Gervais.
- (2) Annales des mines espagnoles, Revista minera, Annales des mines françaises.
- (3) Frédéric Le Play (1806-1882), polytechnicien, ingénieur des mines. « Descriptions des procédés métallurgiques employés dans le pays de Galles pour la fabrication du cuivre ... », Paris, 1848.
- (4) Julien Haton de la Goupillière (1833-1927), polytechnicien, auteur d'un « Mémoire sur les établissements d'Agordo », Paris, 1854.
- (5) Cf. infra p. 35. Par exemple, la SIC est un formidable lieu d'échanges des connaissances.
- (6) Cf. SIC, compte rendu de la séance du 19 juin 1874.
- (7) Cf. G. Chastagnaret, op. cit. p. 355 et p. 515.
- (8) Amédée Burat (1809-1883), ingénieur civil, auteur d'un traité de géologie appliquée, professait un cours de « géologie et d'exploitation des mines » à l'Ecole Centrale. Deligny avait été son élève.
- (9) Rapport de M. Duclerc à l'assemblée générale du 12 août 1856.
- (10) Toute sa vie Deligny s'adonnera à la recherche et déposera, à Londres, de nombreux brevets ; « An improved mode of obtaining pyrophosphate of lime » (avril 1869) ou « Preparation of soluble phosphates of lime » (mars 1870).
- (11) Lettres de Bézard à Deligny du 10 février, du 19 février et du 27 février 1859. Archives famille Gervais.
- (12) L'un d'eux, J-F Laveissière est membre du conseil de surveillance de la Compagnie.
- (13) Lettre de Bézard adressée du Cerro à Deligny le 16 avril 1861. Archives famille Gervais.

Ferro-carril minero de Tharsis al Odiel

En Andalousie, les infrastructures routières sont quasi inexistantes. Même l'existence de la mine d'état de Rio Tinto n'a pas contribué à la création d'une grande route carrossable. Si les mulets peuvent emprunter à peu près tous les chemins, les charrettes réclament de nombreux aménagements. Deligny décidera très tôt d'améliorer les chemins existants, c'est à dire de les empierrer et de construire des ponts pour franchir les ravins assez nombreux. Ces travaux seront entrepris de Tharsis à Gibraleon, là où étaient transbordés les minerais sur des bateaux qui descendaient l'Odiel jusqu'à Huelva. Dans les conditions économiques du moment, c'était le minimum à faire pour descendre minerais et mattes de cuivre mais aussi remonter matériaux et combustible.

Mais la question du transport par un chemin de fer reste, pour Deligny, un sujet majeur de réflexion.

« Le chemin à exécuter de Huelva aux mines de Tharsis et Calanas aura un développement total d'environ 90 kilomètres, dont 50 communs aux deux mines, 10 kilomètres spéciaux à Tharsis et 30 à Calanas.

A partir de Huelva, ce chemin n'aurait que 30 kilomètres communs avec celui qui se dirigerait à Rio Tinto par l'Odiel » (1).

Ce n'est pas la construction en elle-même qui l'interroge. Mieux qu'aucun autre il sait construire un chemin de fer puisque c'est son premier métier (2) ; plus qu'aucun autre il a de l'expérience et l'a démontrée en particulier dans les Asturies, région dont les conditions sont extrêmes. Deligny est entièrement acquis à la construction d'un chemin de fer minier : *« le chemin de fer simplifierait singulièrement la résolution de la question des transports, et à ce point de vue, je n'hésiterais pas à conseiller son exécution ... »*. Les questions préalables auxquelles doit répondre Deligny sont la question du financement et la question de la rentabilité.

Le financement d'un tel projet doit être trouvé à l'extérieur de l'entreprise. La construction de la ligne Langreo à Gijon n'a été possible que grâce à l'implication de l'état et de la famille royale. A Tharsis, rien de semblable. La Compagnie ne peut s'adresser à ses actionnaires, lesquels ont déjà versé avec peine les fonds nécessaires à

l'exploitation des mines. Duclerc va devoir chercher d'autres partenaires et d'autres financements.

Autre question primordiale, la rentabilité. Deligny estime l'investissement à 100 000 francs au kilomètre, soit pour une ligne de 90 kilomètres un investissement de 9 millions de francs. Deligny pense que l'amortissement ne se fera qu'à partir d'une production annuelle de 300 000 tonnes. En deçà, certes il y aurait de grandes simplifications par rapport aux transports à dos de mulets, mais pas une rentabilité suffisante pour rémunérer des actionnaires sauf à augmenter les prix du transport.

Dès 1856 (3), Duclerc déclarait à ses actionnaires que les études d'un chemin de fer étaient commencées et qu'à Madrid, la recherche de partenaires financiers et d'appuis administratifs était en bonne voie. Une société d'études avait été formée en août 1856 pour étudier une ligne de Rio Tinto à Huelva avec des embranchements sur Tharsis et Calanas (4).

La concession du chemin de fer minier de Tharsis à l'Odiel fut attribuée en 1858 à E. Duclerc. La concession d'une durée de 99 ans était accordée moyennant une redevance forfaitaire de 618 500 reales de vallón. Elle n'était assortie d'aucune subvention.

Le tracé proposé par Deligny (5) s'étend sur 47 kilomètres, de Tharsis à l'Odiel (Los Corrales). Après les Asturies, le tracé lui a sans doute paru assez aisé à définir. Il suit un terrain relativement plat dont les seules difficultés notables sont les passages des nombreux ravins. En tous les cas, pas de travaux d'excavation importants ; pas de tunnels ni pentes à forte déclivité. Sur le tracé, on relève : 9 panneaux de signalisation (disco de senales), 12 passages à niveau et autant de maisons de garde-barrière, 13 pontons, 6 ponts, enfin 5 stations dont une au départ et une autre à l'arrivée. Les deux ponts métalliques les plus importants sont celui qui enjambe le « rio Meca » d'une longueur de 60 mètres et celui qui enjambe l' « arroyo de la Multa » avec 45 mètres. Les passages à niveau protègent le passage des chemins assez nombreux et seulement une route, celle qui va d'Ayamonte à Huelva et qui passe à Gibraleón où un pont franchit l'Odiel.

Un plan de profil énumère, situe et positionne avec une grande précision toutes ces constructions. Ce plan est accompagné par une série de prix qui a été validée le 1^{er} juin 1858 à Tharsis par Deligny, ingénieur en chef et par l'ingénieur chargé des travaux. Cette liste comporte 6 chapitres : Terrassement, Maçonnerie, Charpente, Fer et Fonte, Peinture et Ballast. Chaque poste énumère les fournitures, le transport, la pose. Les prix sont donnés au m³ ou à l'unité.

Ainsi, pour la charpente, on prévoit du bois de sapin de la Baltique et un prix au m³ couvrant la fourniture, le sciage, la façon, le transport et la pose. Pour les traverses, on requiert du bois de pin du Portugal et un prix à la pièce pour des traverses demi-rondes d'une longueur de 2 mètres.

Enfin un magnifique plan général accompagne ces deux documents. Deux tracés sont dessinés de Tharsis à la baie de Huelva avec un relevé de tous les chemins et routes ainsi que les rivières et ruisseaux. Tous sont nommés.

En 1859 la voie de Tharsis à Huelva est tracée et les marchés d'exécution passés par Duclerc avec la compagnie belge de matériel des chemins de fer. Ce marché dit Deligny (6) avait été signé dans des conditions avantageuses pour la Compagnie puisque conclu « *comme accessoire obligé de la fourniture du matériel* » destiné aux chemins de fer du Nord de l'Espagne (frères Pereire).

Mercier résilia ce contrat. Un procès s'ensuivit. L'intervention de Deligny – sans doute la dernière pour la Compagnie – permit à celle-ci d'obtenir la résiliation pure et simple et le remboursement des avances versées (6).

La concession a été de nouveau octroyée en avril 1863 à Mercier et la construction du chemin de fer démarrée. La ligne sera ouverte à la circulation le 1^{er} Janvier 1869. Dix années auront été perdues. En 1887, la liaison avec Calanas (mines de La Zarza) sera réalisée.

- (1) « Rapport sur le traitement des minerais des mines de Huelva », dossier manuscrit, vers 1855. Autre rapport intitulé « Grillage du menu », mars-avril 1855, manuscrit. Archives famille Gervais.
- (2) A sa sortie de l'Ecole centrale (promotion 1842), Deligny est recruté par Eugène Flachat pour travailler comme ingénieur sur la ligne Paris à Saint-Germain.
- (3) Rapport du conseil de surveillance, séance du 3 décembre 1856.
- (4) Cette société regroupait, d'une part Duclerc et Decazes, et d'autre part, Carlos Calderon, Président du Crédit Mobilier Espagnol, et Carlos de Ezaquirre.
- (5) Plan longitudinal du tracé ; plan général ; série de prix en date du 1^{er} juin 1858. Archives famille Gervais.
- (6) « Aux actionnaires de Huelva », E. Deligny, E. Duclerc, Duc Decazes, Paris, imprimerie Jouaust, 1872. Cf. p. 35. Archives Famille Gervais.

E. BEZARD, SYMPTÔME DU MALAISE DE LA COMPAGNIE

La correspondance qu'Emile Bézard adresse à Deligny entre 1859 et 1861 mérite une attention tout particulière (1). Ses premières lettres sont adressées sur papier à en-tête de la Compagnie à Deligny, directeur général. Les suivantes, à partir de la fin de l'année 1859, le sont à Deligny, ingénieur civil, à Paris (10 rue Notre-Dame de Lorette).

Les deux hommes ont sensiblement le même âge, s'entendent bien et se font confiance. C'est Deligny qui a recruté Bézard pour Tharsis. Il estime cet ingénieur qui est intelligent et travailleur. Compétent, expérimenté, passionné par son métier, pour une entreprise, il est au nombre de ces cadres qu'elle ne doit pas perdre.

Ainsi cette correspondance est un précieux témoignage de l'atmosphère qui règne dans la Compagnie pendant cette période charnière, du malaise profond qu'elle traverse et avec elle, des hommes comme Bézard. Le changement de gérant s'accompagne du départ de l'ingénieur en chef, l'homme qui conduit les travaux, l'homme qui mène les ouvriers. La stratégie de l'entreprise connaît un virage brutal. La marche en avant qui animait la plupart des sites est sinon stoppée du moins fortement ralentie. Les dépenses sont comprimées au maximum; les investissements quasiment suspendus ; l'activité d'extraction et de transformation du minerai volontairement contrainte. La finance dicte l'exploitation. Le comptable commande l'ingénieur. Dans ce contexte, le mal être de l'ingénieur Bézard reflète les maux et les difficultés de l'entreprise.

A Tharsis, Bézard déplore le départ et le renvoi de nombreux ouvriers ; il écrit à Deligny : « *Mr. Mercier a fixé le chiffre d'extraction à 1500 tonnes pour les puits et à 5000 pour le ciel ouvert ; nous avons du en conséquence renvoyer beaucoup de mineurs ...* » (2).

Bézard souhaitait quitter Tharsis où l'atmosphère lui était devenue insupportable pour Calanas. Il en prend la direction en 1860 et s'établit au Cerro. Voici ce qu'il écrit à Deligny (3) concernant les restrictions de son budget à Calanas : à mon arrivée, contre 20 000 réaux précédemment, on m'octroya 10 500 réaux par tonne de cuivre affiné rendu au Charco, somme ramenée à 7 500 réaux. « *Ce n'est qu'avec peine que je joins les*

deux bouts » et l'expression est reprise à trois reprises par Bézard dans la même lettre. Plus loin, il regrette qu'on ait suspendu depuis près d'un an les travaux de la grande galerie d'écoulement de l'Algaida, où le minerai y est plus riche et moins profond. Les essais qu'il peut faire sont limités à peu de choses par manque d'argent et de matériel. Il demande même à Deligny si ce dernier ne peut pas lui faire envoyer de Paris des garnitures de pompes (4).

Les décisions de la nouvelle direction sont mal comprises, mal supportées et les relations entre les hommes sont tendues, voire déplorables. La confiance a entièrement disparu. Bézard porte un jugement sévère sur la nouvelle équipe et ses méthodes. Depuis sa nomination à Calanas, Bézard n'est pas retourné à Tharsis dont « *les travaux lui causent une répugnance invincible* ». « *Il est plus à désirer que jamais pour la Compagnie que les personnes qui se croient si sûres délogent bien vite* ». Et il ajoute, concernant le responsable de la comptabilité, « *Mr. Lebourg parcourt lui-même les chantiers, s'entend directement avec les ouvriers, Quel malheur que la mine la plus riche, une des plus abondantes, et la plus avantageuses de la province soit livrée à de pareilles gens* » (5).

La situation n'ira pas en s'améliorant. Quelques mois plus tard, Bézard confie à Deligny qu'il se montre peu enclin à faire certains essais qui pourraient apporter des améliorations sensibles ou encore à former des ouvriers pour des travaux qui exigent expérience et habileté comme la conduite de certains fours.

Le mal être de Bézard est tel qu'il envisage de quitter l'entreprise. Fin 1859, il confie à Deligny « *le bonheur qu'il éprouverait de pouvoir monter une affaire avec lui* » (5). Il lui assure même qu'avec « *une somme de 200 à 300 000 francs employée avec économie* » dans une petite mine de la province, tous les deux pourraient faire fortune. Il décrit ensuite les améliorations qu'il convient d'apporter aux opérations de traitement des minerais pour rendre le projet plus lucratif. Convaincu de l'importance des améliorations qu'il pense apporter, il se demande « *s'il ne conviendrait pas de prendre un brevet pour nous deux ...* ».

- 1) Correspondance conservée dans les archives de la famille Gervais.
- 2) Lettre du 10 février 1859 de Bézard à Deligny.
- 3) Lettre du 14 février 1861 adressée du Cerro par E. Bézard à Deligny
- 4) Lettre du 17 février 1859 adressée de Tharsis par E. Bézard à Deligny.
- 5) Lettre précitée du 14 février 1861.
- 6) Lettre du 12 décembre 1859 adressée de Tharsis par E. Bézard à Deligny.

UNE AVALANCHE DE PROCEDURES

Dès avant le départ de Duclerc et de Deligny, les anciens associés du duc Decazes, L. Gosse, Ch. Haselden ou M. Bonnaire avaient engagé de nombreuses procédures. En 1858, un mémoire du duc Decazes (1) en dénombre pas moins de sept. Les contestations sont introduites tant devant le tribunal de commerce que civil et tant en France qu'en Espagne. Elles portent principalement d'une part sur la répartition des actions composant le capital de la compagnie des mines de Huelva lors de sa création en 1855 et d'autre part, sur la rétrocession éventuelle à la compagnie des droits acquis sur la mine de S. Domingo au Portugal par Duclerc, Deligny et Decazes, alors qu'ils étaient respectivement gérant de la compagnie, ingénieur en chef de la compagnie ou membre

du conseil de surveillance de la compagnie. Toutes ces instances seront rejetées. Les mêmes reformeront des actions contre la compagnie qui seront à nouveau rejetées par le tribunal de commerce (juin 1867) et par la cour d'appel (décembre 1868). Et à nouveau encore, ils introduiront de nouvelles demandes en mars 1869 ; sans plus de succès (2).

D'autres actionnaires se montreront procéduriers. Ainsi, ce géographe, L. Bouffard qui porte plainte devant le tribunal correctionnel pour détournement de fonds, abus de confiance, pot de vin, dividendes frauduleux. Il sera débouté de toutes ses demandes par le tribunal (3).

La Compagnie elle-même et son nouveau gérant, V. Mercier, ne sont pas en reste. Ils vont poursuivre activement Duclerc et au travers lui, Deligny. A l'ancien gérant, ils refuseront le quitus de sa gestion. A Deligny, les griefs sont plus nombreux, divers, voire mesquins : disparition de documents, de copies de lettres, de livres de comptes, d'avoir utilisé les fonds de l'entreprise pour acquérir S. Domingo et y avoir fait exécuter des travaux par les ouvriers de la compagnie. La rétrocession des droits sur S. Domingo à la compagnie demeure au cœur du débat car c'est un enjeu financier important. A la suite d'un premier revers devant les tribunaux, le conseil de surveillance de la Compagnie recourra à une consultation d'avocats ; ces derniers recommanderont une conciliation (4). Lors d'une assemblée tenue le 2 mars 1861, les actionnaires de la compagnie avaient décidé de recourir à un arbitrage pour trancher les problèmes liés à l'ancien gérant. Trois arbitres furent désignés par le président du tribunal civil de la Seine, à savoir deux avocats, maîtres Leblond et Mathieu, et un ingénieur, E. Flachet. La présence d'E. Flachet n'est pas, de prime abord, surprenante tant son autorité morale et technique est grande dans les milieux financiers et industriels. En revanche elle l'est davantage si l'on prend en considération les liens qui unissent Flachet à Deligny. Certes leurs relations ont pris de la distance depuis l'installation de Deligny en Andalousie. Toutefois, dès son retour à Paris, Deligny renoue les relations qu'il avait avec Flachet. Le 6 mai 1859, pour la première fois depuis 1852, l'année de son départ en Espagne, il participe à une séance de la Société des Ingénieurs Civils (SIC) (5). Ayant retrouvé plus de disponibilité et ayant maintenant son domicile à Paris (10 rue Notre-Dame de Lorette), il va s'y montrer présent et actif. En 1861, année présidée par Flachet, il est membre du Comité de la Société. Cette même année Deligny signe avec H. Mathieu, dans les comptes rendus de la SIC, une analyse du mémoire qu'a écrit Flachet sur « *la traversée des Alpes par un chemin de fer* ». Un tiré-à-part sera même édité, tiré-à-part qu'impose la notoriété de Flachet. Le disciple, désormais riche d'une belle expérience minière, a rejoint le Maître et leurs relations ont retrouvé l'ardeur d'antan. Cette situation ne préjuge en rien de l'impartialité d'E. Flachet comme arbitre et de la probité de l'arbitrage. Les arbitres (6) débouteront la compagnie de toutes ses « *demandes, fins et conclusions* » : aucune faute de gestion n'est imputée à Duclerc qui obtient donc le quitus de sa gestion et, d'autre part, les droits de Deligny, Duclerc et Decazes sur la mine de S. Domingo sont reconnus comme les leurs sans pouvoir désormais être revendiqués par la Compagnie. Cette décision était d'une extrême importance car le développement de la mine commençait à susciter appétit et intérêt. Il est toutefois possible que le Comptoir d'Escompte ait souhaité mettre un terme à un conflit préjudiciable à la compagnie et que Flachet leur ait paru l'homme le plus capable d'imposer au nouveau gérant ainsi qu'à une grande partie des actionnaires cette solution rapide et sans appel.

Les griefs soulevés par Mercier, les procédés utilisés, le doute jeté sur sa droiture et son honnêteté ont exacerbé l'animosité que Mercier suscitait chez Deligny. En outre et à titre plus personnel, Deligny ne pouvait pardonner au nouveau gérant les conditions du départ de son frère, Oscar. Ce dernier occupait d'une part les fonctions de fondé de pouvoir du gérant, fonctions qu'il cessa d'exercer dès l'arrivée de Mercier à Tharsis, et d'autre part celles de secrétaire général de la direction, lesquelles lui furent supprimées en mars 1859. Oscar Deligny dut assigner le nouveau gérant devant les tribunaux espagnols pour que lui soient réglés arriérés de salaire et autres indemnités. De son côté, le nouveau gérant eut à faire face à des dénonces de certaines mines. C'était une pratique assez courante qui consistait à dénoncer les titulaires de concessions qui ne respectaient pas les obligations que la loi ou l'Administration mettaient à leur charge. La mine pouvait alors leur être retirée et transférée au dénonciateur. Ce système se nourrissait de l'exigüité des *pertenencias* et de leurs très nombreux titulaires qui étaient des spéculateurs avant d'être des explorateurs ou exploitants. Dans ce contexte très propice aux procédures, la Compagnie qui détenait de très nombreuses *pertenencias* se devait d'être vigilante car le risque d'être dépossédée de certaines de ses mines était fortement réel. Et ce risque était particulièrement aggravé par la crise que traversait la Compagnie avec une situation financière délicate, l'évincement du gérant et de l'ingénieur en chef, le renvoi de nombreux cadres et ouvriers, enfin l'arrêt ou le ralentissement de certains travaux dans les mines. Dans une lettre (7) adressée en août 1860 à Deligny, l'ingénieur E. Bézard écrit « *Zarza a dénoncé en juin dernier la primera de los silos por falta de puebla* ». Selon Bézard encore, on prêtait à Don Miguel Sanchez d'avoir participé au « *denuncio* » et que son départ de la Compagnie décidé depuis longtemps devenait imminent. Si l'on ajoute que Deligny avait beaucoup d'estime pour ce collaborateur, on se trouve devant un exemple tout à fait symptomatique du climat délétère dans lequel évoluait la Compagnie et que la nouvelle gérance avait sans doute créé par la brutalité de ses méthodes.

- 1) « Mémoire », duc de Glucksberg, 1858, BNF 4-FM-13905.
- 2) « Précis sur les procès de la société des mines de cuivre de Huelva contre Gosse, les héritiers Haselden et autres », 1869. BNF 4-FM-15633. « Factum Gosse, héritiers Haselden et autres », 1868 ; BNF 4-FM-14070.
- 3) « Affaires de la société des mines de cuivre de Huelva ; M. Bouffard, géographe contre M. Duclerc, ex-gérant de la compagnie de Huelva », 1861 ; BNF 8-FM-2117.
- 4) Consultation de MM. A. Plocque, E. Desmarest, O. Barrot ; 25 juin 1860. BNF, cote 8 FM 2117.
- 5) La Société Civile des Ingénieurs a été fondé en 1848 par Eugène Flachet et d'anciens élèves de l'Ecole centrale dont Deligny. En 1898, elle comptera 3000 membres.
- 6) « Sentence arbitrale rendue par M. Eugène Flachet entre E. Duclerc et Pinard-Agout- Labelonye de la compagnie des mines de Huelva » ; 1861, 11 p. BNF 4-FM-10619.
- 7) Lettre du 5 août 1860 adressée du Cerro par E. Bézard à Ernest Deligny, « ingénieur civil, 10 rue Notre-Dame de Lorette à Paris ». Archives Famille Gervais.

UNE ASSOCIATION OCCULTE

Certains ont avancé que Deligny aurait pu être à l'origine des dénonces ou du moins aurait manœuvré en ce sens et en arrière plan (1). Le gérant Mercier est le premier à le suggérer mais sans donner aucune réalité à ses sous-entendus. Seule preuve avancée : la passivité dont fait preuve le duc Decazes dans les procès auxquels est confrontée la Compagnie, ce qui souligne la complicité étroite qui unit Deligny et Decazes. Il est évident que Decazes se tient à distance de procès qui ne le concernent pas directement et, aussi, s'il est invité à témoigner, sa réponse est de s'en remettre à la justice.

Le procédé des dénonces paraît peu compatible avec les principes de l'homme qu'était Deligny. Si il en voulait à Mercier ce n'était pas au point de vouloir ruiner la compagnie dont il était le fondateur et encore actionnaire. En revanche, Deligny se préoccupait de l'évolution de la Compagnie, et singulièrement du devenir de certaines de ses mines, soit que la Compagnie soit amenée à s'en séparer volontairement, soit qu'elle soit contrainte de s'en séparer à la suite d'une « denuncio ». En Andalousie, Deligny s'était acquis une renommée certaine tant comme explorateur que comme exploitant de mines. Homme respecté, il jouissait d'un fort crédit de confiance. Aussi, depuis son départ de la Compagnie, de nombreux dossiers de mines lui étaient proposés et sa participation à des affaires était sollicitée.

En 1872, l'ardeur de Deligny à défendre son action à Tharsis n'a pas faibli. Il écrit une adresse « Aux actionnaires de Huelva » (2) dans laquelle il réclame la démission de Mercier et justice contre celui à qui ils ont livré une entreprise qui certes aura traversé de nombreuses difficultés mais dont lui Mercier, n'avait qu'à ramasser les fruits. Au delà de l'inimitié profonde que lui inspire Mercier, les principales critiques qu'il formule à son encontre sont d'avoir désorganisé les chantiers d'extraction, d'avoir renvoyé de nombreux mineurs en galeries qui sont passés au Portugal, d'avoir permis la résiliation du contrat d'exécution du chemin de fer confié à une entreprise belge, d'avoir entravé le développement des mines, engagé des procès inutiles, fait silence sur le danger des dénonces, enfin d'avoir fait « vivoter » Tharsis pour finir par livrer les mines à vil prix à un fermier. Devant les actionnaires de la Compagnie, Deligny ne recherche aucune revanche mais la reconnaissance de ce que lui-même, Duclerc et Decazes, ont entrepris et fait pour la Compagnie.

En 1875, avec une ardeur égale à celle de Deligny, Mercier défend le bilan de sa gestion. D'une part, il a assuré aux actionnaires une certaine rentabilité en confiant l'exploitation des mines à Ch. Tennant. D'autre part, il a conforté la sécurité de la Compagnie en la défendant contre les « convoitises rapaces » dont elle était l'objet. En 1872, le procès des dénonces est définitivement terminé à l'avantage de la Compagnie. Mais de nombreuses procédures continuent de prospérer ou de voir le jour.

Plus tard encore, un autre actionnaire qui est membre du conseil de surveillance, Chevallier, engage des actions contre la compagnie ; il sera débouté devant le tribunal de commerce (janvier 1873) et devant la cour d'appel (janvier 1875) (3). Un autre actionnaire, également membre du conseil de surveillance, Mainguet, réclamera des indemnités.

Puis, ce sont les procédures, tout aussi extravagantes les unes que les autres, menées par le marquis de Rescalli, puis par un homme d'affaires du nom d'Aragon, enfin par le chevalier Bofanti. Les héritiers Haselden ou Madame Veuve Gosse et ses filles poursuivent encore la Compagnie après la mort de leurs époux. Dans son rapport de gestion sur l'exercice 1875, Mercier consacre 40 pages sur 50 aux procédures auxquelles il doit faire face pour assurer la sécurité de la Compagnie et donc de ses actionnaires. Tous ces procès menés depuis tant d'années, de manière systématique et pour des motifs toujours semblables, convoiter et ravir vos richesses, sont l'œuvre d'une « *association occulte* » derrière laquelle on sait qui se cache. Mercier vise Decazes et derrière lui Deligny, les deux hommes ayant une grande connivence comme au temps où ils créaient la concurrence de Santo Domingo, là aussi pour affaiblir la Compagnie. On sait que les Haselden ou les Gosse n'ont plus aucun lien avec Decazes depuis leur funeste faillite qui faillit ruiner la Tharsis naissante. Aussi que les procédures de Chevallier sont

celle d'un actionnaire et de surcroît membre du conseil de surveillance ; Mainguet est aussi membre du conseil de surveillance ; l'amalgame entre Decazes et Gosse ou Haselden, est vite fait. Si deux membres du conseil de surveillance, Chevallier et Mainguet, ont mené des actions c'est qu'ils ont été manipulés. Le nombre de procès, leur récurrence devant des juridictions de nature différente, de nationalité différente, tout cela concourt au complot. Le gérant sait agiter le spectre des ennemis qui convoitent les richesses de l'entreprise pour réunir autour de lui ses actionnaires, les amener à voter ses décisions.

1) cf. G. Chastagnaret, op. cit. p.386.

2) « Aux actionnaires de Huelva », E. Deligny, E. Duclerc, Duc Decazes, 39 p., Paris, imprimerie Jouaust, 1872. Archives Famille Gervais.

3) « Chevallier c. Mines de Huelva », 11 janvier 1875, 2ème chambre ; p.137 à 141 ; bulletin de la Cour impériale de Paris, 12ème année, n° 243-244.

APUNTES HISTORICOS SOBRE LAS MINAS COBRIZAS DE LA SIERRA DE THARSIS

Dix ans très exactement après avoir parcouru les monceaux de scories de la sierra Tarse, Deligny consacre une étude aux mines de Tharsis, « *Apuntes historicos sobre las minas cobrizas de la sierra de Tharsis* » (1). Aujourd'hui, ce texte est accessible à tous sur le site de l'association Amigos de Tharsis, Ernesto Deligny.

La langue française aurait pu s'imposer à lui. En effet, la Compagnie des mines de Huelva dont le siège social est à Paris est française, comme ses actionnaires et comme les administrateurs qui viennent de le remercier. Deligny va faire un autre choix car cet écrit ne leur est pas destiné.

En écrivant en langue espagnole, la langue qu'il parle quotidiennement depuis plus de dix ans maintenant, Deligny s'adresse délibérément aux espagnols car c'est envers eux qu'il a une dette. C'est eux qui ont accueilli sur leur terre l'ingénieur français ; c'est à eux qu'il doit d'avoir réalisé son immense projet. « *Yo extranjero, el trato de un hijo de pais* ».

Il n'y a pas eu de texte en français. La seule traduction qui existe est celle qu'a faite en langue anglaise, en 1947, W. P. Rutherford, le dirigeant de « The Tharsis sulphur and copper company, LTD » (2). Dès qu'il eut connaissance du texte de Deligny, W.P.

Rutherford le trouva si intéressant qu'il souhaita le traduire et le publier pour le plus grand profit de ceux qui aiment cette région des mines.

Deligny choisit aussi de publier son texte dans la « *Revista minera* » (3). Cette revue spécialisée qui est une émanation du corps des mines et, bien que de création récente, fait autorité. Avec elle, Deligny s'adresse plus spécialement à la Minera espagnole dont il admire de nombreux ingénieurs. Il veut prendre rang parmi eux, aux côtés des grands ingénieurs comme J. Ezquerro del Bayo ou Ramon Rua Figueroa, lequel vient justement d'écrire une histoire de Rio Tinto (4).

Deligny a d'abord écrit une étude historique dans laquelle il retrace les différentes époques qu'ont traversées les mines de Tharsis : phénicienne, arabe, romaine et moderne. Toutes les connaissances qu'on pouvait avoir à son époque y sont consignées.

Il relate ensuite l'histoire contemporaine, c'est à dire sa propre histoire :

l'émerveillement devant les scories laissées par les anciens ; la révélation du mont « Tarse » ; Tharsis, le nom donné aux mines ; le dépôt des concessions ; les débuts difficiles de l'exploitation ; la constitution de la compagnie des mines de Huelva en 1855 ; les réalisations de l'entreprise jusqu'à son départ en 1859.

Deligny ne nous livre pas seulement une étude historique, loin de là. Il nous donne à lire un texte rempli d'émotions et de sentiments, un témoignage personnel et intime, des phrases et des mots d'une étonnante sincérité pour un homme que l'on sait timide, réservé, économe de ses mots, avare de démonstrations sentimentales.

Pour traduire ce qu'il ressent en découvrant les scories d'Alosno, il n'a d'autre choix que d'emprunter son vocabulaire à la religion : le mont « Tarse » est une révélation, ces ruines de maisons sont la Tharsis de la bible, Huelva couvert de navires, une vision. Et la foi l'habite soudainement, foi en la réalité de son projet, de ses visions, foi qui ne vacillera guère au cours de ces années et qui lui permettra de surmonter tant d'épreuves.

Ce projet n'est pas même une ambition, c'est un devoir, une mission à remplir : donner une vie industrielle à la région grâce aux mines, faire de Huelva, port de pêche, « *le premier port exportateur de minerais de la péninsule* » (5).

Son récit ne traduit pas la moindre amertume à l'égard de la période difficile qu'a traversée l'entreprise à ses débuts et qu'il quitte au moment où les premiers résultats sont là et prometteurs. Ces résultats ne se mesurent pas en seules tonnes de minerai mais en emplois créés (2500), en ateliers édifiés, en maisons construites, en travail légal. Deligny parle des ouvriers comme de sa famille. Cet humanisme est celui qu'il a en commun avec de nombreux ingénieurs du XIX^{ème} siècle, élèves et disciples de Flachat, héritiers du saint simonisme.

Sa « *meilleure récompense* », sa « *plus grande satisfaction* » c'est d'avoir été utile, d'avoir apporté des richesses pour la population. Plusieurs années plus tard, cela sera le sens de son engagement comme élu de la ville de Paris, servir et être utile aux parisiens (6).

Son récit ne fait pas place à la moindre animosité à l'égard des hommes qui sont à l'origine des difficultés financières de l'entreprise, de ceux qui ont retardé et entravé sa marche en avant. Pas un seul nom n'est cité alors que en d'autres occasions il aura les mots les plus durs pour le gérant Mercier. En revanche, ici, il n'a de mots que pour remercier ses collaborateurs qu'il interpelle nommément (7), de ceux qui l'ont aidé financièrement (8), des ingénieurs de l'Etat, de l'Administration.

(1) « Apuntes historicos sobre las minas cobrizas de la sierra de Tharsis (Thartesis Boetica) por D. Ernesto Deligny, Madrid, Imprenta de la viuda de D. Antonio Yenes, 1863, 38 p. (tiré à part).

(2) « Historical notes on the cupreous mines of sierra de Tharsis (Thartesis Boetica) by Ernest Deligny, translated from spanish with an introduction by W. P. Rutherford, Glasgow, 1947.

(3) Revista minera, 14, 1863, p. 111 à 121.

(4) Ramon Rua Figueroa, « Essayo sobre la historia de las minas de Rio Tinto », Madrid, 1859.

(5) W.P. Rutherford, introduction, op. cit.

(6) Deligny sera conseiller municipal de Paris de 1874 à 1893. Il sera le rapporteur d'importants dossiers comme les transports (tramways et métropolitain), l'approvisionnement de Paris en eau potable, le tout à l'égout, la navigabilité de la Seine ...

(7) E. Sergeant, M. Sanchez-Dalp, E. Bézard,

(8) D. Bautista Limon.

ERNESTO DELIGNY ET LA RABIDA

Palos de La Frontera.

Au monastère de Santa Maria de la Rabida, à l'entrée de la salle capitulaire, le regard est attiré par un tableau aux dimensions imposantes. Il représente Christophe Colomb, à bord de la Santa Maria, découvrant l'Amérique (1).

Ce tableau a été entouré de nombreux commentaires fantaisistes : peinture anonyme, école italienne, fin XVIIIe siècle ... (2).

Rétablissons les certitudes : le peintre est Pierre-Jules Jollivet ; le tableau date de 1833 ; il s'intitule simplement « Christophe Colomb » ; le donateur est Ernesto Deligny.

Pierre-Jules Jollivet (1794-1871), élève du peintre d'histoire Antoine-Jean Gros (3), a débuté sa carrière en Espagne, à Madrid, en travaillant pour les collections de peintures de Ferdinand VII. De retour en France, il rencontre succès et notoriété. Il laisse une œuvre importante et variée : sujets inspirés de l'Espagne (4), peintures historiques pour le musée du château de Versailles et peintures religieuses. Si ses peintures sont un peu oubliées de nos jours, ses laves émaillées (5) continuent de susciter étonnement et admiration, notamment à Paris, celles de sa maison, 9 cité Malesherbes, ou celles qui, en 2011, ont été réinstallées sous le porche de l'église Saint-Vincent de Paul à Paris.

Pierre-Jules Jollivet, en mars 1833, exposa à Paris, au Salon, sous le numéro 1319, un tableau intitulé « Christophe Colomb ». Comme cela se faisait à l'époque, une brève notice indiquait aux spectateurs les intentions de l'artiste : « *Ceux avec qui Christophe s'était associé se révoltèrent et voulurent retourner en Espagne ; il exigea d'eux un délai, et le troisième jour il leur montra la terre qu'il avait aperçue le premier ; ils se jetèrent à ses genoux implorant leur pardon* » (6).

Le tableau ne séduisit aucun acheteur et demeura la propriété du peintre. Ses dimensions étaient sans doute dissuasives à une époque où on commençait à préférer les petits formats qui trouvaient plus facilement place aux murs des salons. Certains critiques d'art émirent quelques réserves : « *On comprend peu le sujet ; on ne devine pas que la scène est sur un vaisseau ; Christophe Colomb est coiffé comme une manière de roi* » (7).

En 1868, vers la fin de sa vie et renonçant définitivement à la peinture, P-J Jollivet décida de vendre le contenu entier de son atelier : tableaux, esquisses, études, mobilier ... Une vente aux enchères fut organisée par le commissaire priseur Ch. Pillet en mai 1868, à Paris, à l'Hôtel Drouot (8). Etant donné la notoriété du peintre, le catalogue avait été précédé d'une longue introduction écrite par Th. Gautier, célèbre écrivain et plus encore critique d'art (9).

Au premier jour de la vente, Deligny se porta acquéreur du lot n°5, « Christophe Colomb », le tableau resté accroché dans l'atelier du peintre depuis 1833.

C'est ce tableau que Deligny, en 1869, offre au monastère Santa Maria de la Rabida. Dans la lettre (10) qu'il adresse au gouverneur de la province de Huelva pour accompagner sa donation, Deligny confie la grande émotion qu'il éprouve toujours à contempler ces plages d'où partirent les caravelles ; il confie aussi son attachement à la province de Huelva où il a vécu longtemps et où est née sa dernière fille, Micaella. Il ajoute enfin sa joie d'avoir été l'artisan de la redécouverte des mines de la province, et surtout d'avoir redonné vie à Tharsis.

La réponse du gouverneur, dans le style de l'époque, fut tout aussi lyrique : « *La province de Huelva ne pourra jamais oublier que vous êtes le Colon de sa prospérité et de sa richesse et avec une main ferme et une grande intelligence vous avez enlevé le voile qui occultait à ses habitants les inavouables sources de richesses que la province leur offrait* » (11).

Le XIXe siècle redécouvre et admire Christophe Colomb (12). Deligny n'échappe pas à cet engouement. Les raisons de son admiration sont toutefois plus personnelles ; il les a lui-même exprimées dans l'étude qu'il a consacrée en 1863 aux mines de Tharsis: « *Considero al minero investigador ... como el navegante que va atravesando peligrosos mares buscando para su patria nuevas posesiones* » (13). C'est un message d'espoir qu'il délivre : les entrepreneurs d'aujourd'hui sont les égaux des aventuriers d'hier.

Enfin, cette donation au si emblématique monastère de Santa Maria de la Rabida est le grand remerciement qu'il adresse à l'Espagne, à la province d'Huelva, à la Minera espagnole, au village d'Alosno : « *Yo extranjerero, he obtenido en el distrito, el trato de un hijo de país* » (14).

- (1) Huile sur toile, 303 cm. sur 250 cm., « La tierra anhelada ».
- (2) Sebastian Garcia, « La Rabida. Portico del Nuevo Mundo », Sevilla, 1981, p.167-168.
- (3) Antoine Jean Gros (1771-1835), célèbre pour ses tableaux : « Bonaparte au pont d'Arcole » et « Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa ».
- (4) « Intérieur de la maison d'un alcade », « Les brigands de Valence », « Vue de la résidence royale d'Aranjuez » ...
- (5) Cette nouvelle technique permettait d'installer des décors à l'extérieur des édifices sans qu'ils aient à souffrir des intempéries ou du soleil.
- (6) « L'observateur aux salons de 1833 », Paris, imprimerie Le Normant (BNF-Gallica).
- (7) « Journal des artistes ; VII^e année, 1^{er} Vol. ; N°12, 24 mars 1833 (BNF-Gallica).
- (8) « Catalogue de tableaux, esquisses et études ... par M. Jollivet ; Hôtel Drouot, salle n°1, les 11, 12,13 et 14 mai 1868 ; maître Charles Pillet, commissaire priseur (BNF-Gallica).
- (9) Théophile Gautier (1811-1872), auteur de romans (Le capitaine Fracasse), de nouvelles, de poèmes (Emaux et Camées) et de très nombreuses critiques d'art.
- (10) Lettre adressée de Paris par E. Deligny, le 1^{er} octobre 1869, à Mr. le gouverneur de la province de Huelva en tant que représentant de la commission des monuments historiques et artistiques de Huelva. Archives famille Gervais.
- (11) Lettre du 3 octobre adressée par le gouverneur de la province de Huelva à Ernesto Deligny et signée Juan de Dios de Moral. Archives famille Gervais.
- (12) Eugène Delacroix consacra deux tableaux à Christophe Colomb (« Christophe Colomb et son fils à la Rabida » et « Le retour de Christophe Colomb »), Eugène Devéria avec « La réception de Christophe Colomb par Ferdinand II d'Aragon et Isabelle de Castille » ...
- (13) Ernesto Deligny, « Apuntes históricos sobre las minas cobrizas de la sierra de Tharsis (Thartesis Baetica) »; cf. p. 6; edita: amigosdetharsis@ono.com.
- (14) Ibid., p.21.

EPILOGUE

« Ces six années de dur labeur m'ont offert à la fin la meilleure récompense et la plus grande satisfaction, c'est à dire la fierté que l'on peut ressentir d'avoir été utile, d'avoir créé de nouvelles sources de richesses pour la population ».

Ernesto Deligny, « Apuntes historicos sobre las minas cobrizas de la sierra de Tharsis (Thartesis Baetica) », p.21, édition amigosdetharsis@ono.com.

« Si bien qu'aujourd'hui, sans jamais avoir vendu une action, je possède, moi fondateur de Tharsis, 2 ¼ % de l'affaire.

Aux calomnies dont j'ai été l'objet, j'ai eu de précieuses compensations dans l'estime, l'affection dont la ville et la province de Huelva m'ont entouré, et dans les preuves éclatantes de reconnaissance qu'elles m'ont prodiguées ».

« Aux actionnaires de Huelva », E. Deligny, E. Duclerc, Duc Decazes, Paris, imprimerie Jouaust, 1872. Cf. p. 9. Archives Famille Gervais.

« Pourtant, malgré la fin tragique de cette association à Tharsis, Deligny avait réussi le grand projet dont il avait rêvé six ans plus tôt. Les mines étaient de nouveau en exploitation. Les champs de pyrites allaient à nouveau jouer un grand rôle dans l'exploitation minière européenne ».

S.G. Checkland, « The Mines of Tharsis, Roman, French and British Enterprise in Spain », Londres, 1967.

« Declaracion de hijo adoptivo y benemerito de la provincia de Huelva ».

Session del 11 de Decembre de 1869 de la Deputacion provincial.

« Conde de Alosno »

Concedido por Real Decreto de 4 de Febrero de 1878.

« Declaracion de hijo adoptivo del Alosno ».

Session del dia 29 de Enero 1881.